

LECTURES

Nouvelle série — Vol. 8 — No 5

Montréal

SOMMAIRE

*Littérature engagée ou
écrivain engagé? p. 130*

★

Maurice Hébert p. 132

★

*La Montagne secrète de
G. Roy p. 135*

★

*Dans la Coll. Connaître
la Bible: Josué - Da-
niel p. 139*

★

*Le Calepin d'un flâneur
de F. Leclerc p. 141*

★

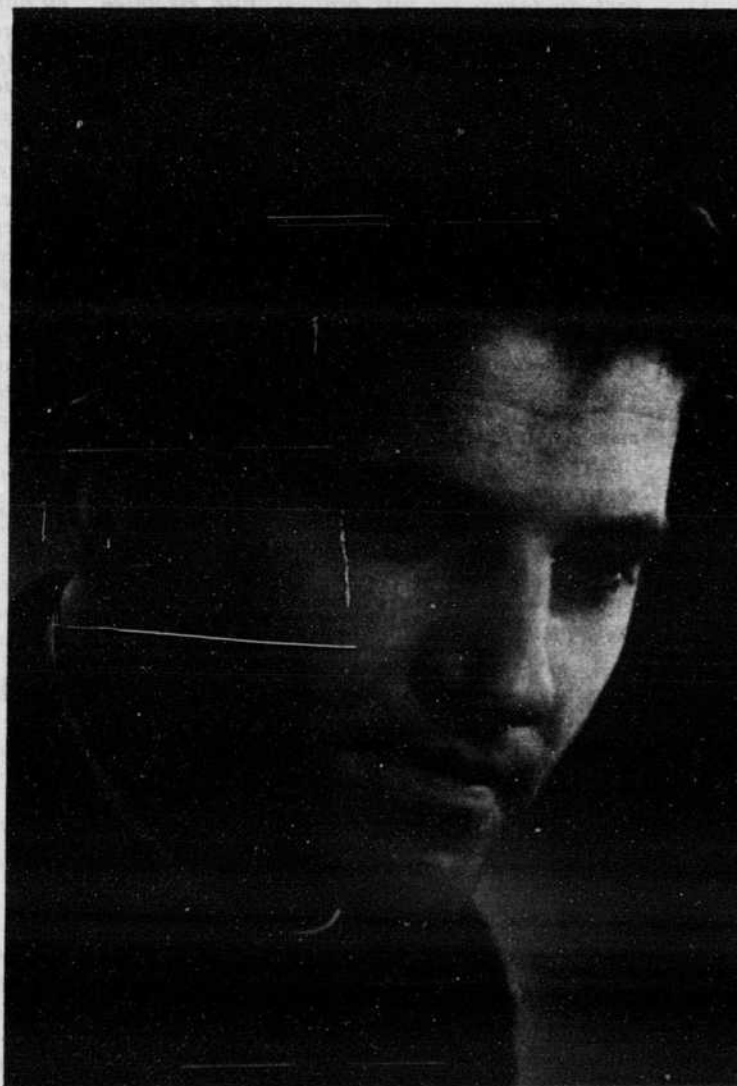
*Oeuvres poétiques de P.
Morin p. 142*

★

Notices bibliographiques p. 147

★

La critique littéraire ... p. 160



JANVIER 1962

Paul-Emile ROY, c.s.c. (photo André Larose)

(voir à la page 130)

Littérature engagée?

Le R.P. Paul-Emile Roy, c.s.c., l'un des principaux collaborateurs de notre revue, vient de publier, sous le titre *L'Engagement chrétien*, un ouvrage qui invite à l'examen de conscience, à la réflexion et au dialogue. C'est un ouvrage de grande classe qui devrait être lu par tous les professionnels, les éducateurs et les militants d'Action catholique. Pour le bénéfice de nos lecteurs, nous publions ici un extrait de cet ouvrage, extrait qui aborde le problème toujours discuté et plus que jamais actuel de la littérature engagée. (N.D.L.R.)

L'expression « littérature engagée » sonne faux. Il faut bien l'admettre. C'est qu'elle évoque une profanation de la connaissance littéraire. La littérature qui s'engage viole la plupart du temps ses lois propres. Elle est lésée dans son autonomie. Ainsi tous ces romans qui sont écrits pour exposer et défendre des thèses. Ainsi ces pièces de théâtre qui s'appliquent plus à illustrer un système philosophique qu'à mettre en scène des hommes qui évoluent aux prises avec les données de la condition humaine. Ainsi encore ces poèmes qui veulent consciemment édifier et ressemblent plus à des sermons qu'à des créations du verbe. De telles œuvres ne sont même pas de la littérature à proprement parler. Tout au plus pourrait-on les situer dans cette catégorie qu'on appelait autrefois didactique.

Si nous préconisons une littérature engagée, ce n'est donc pas dans le sens que cette littérature renoncerait à ses lois propres pour se mettre au service de la morale ou de la philosophie. C'est plutôt dans celui d'une option de base qui influence la vie humaine dans sa source, dans son jaillissement premier et impose une qualité spéciale à toutes nos activités, la création littéraire comme le reste.

Pour bien comprendre cette affirmation, il faudrait ici expliquer longuement le sens de la connaissance littéraire. Pour être bref, prenons l'exemple du roman. L'auteur, quand il écrit un roman, met en scène des personnages qui ont été pris en partie dans la réalité et qui ont jailli en partie de son intimité personnelle la plus profonde. Même s'il emprunte à la vie réelle des personnages qu'il a connus, il ne retient de ces êtres réels que ce qui le frappe, ce qui l'intéresse, ce qui s'accorde à son intention. Qu'il le veuille ou non, il leur ajoute aussi quelque chose de lui-même. (Cela, il serait facile de le montrer en faisant appel à la phénoménologie. Nous connaissons les êtres par

rapport à nous, par les questions qu'ils nous posent, les dérangements qu'ils occasionnent dans notre univers personnel, les appels qu'ils constituent. bref, par la place qu'ils prennent en nous.) Il lance ensuite ces personnages dans une aventure, dans un univers qui est encore une fois constitué d'une synthèse de l'univers extérieur et de son univers personnel. Le roman est ainsi, en quelque sorte, un petit monde fermé qui est le monde réel une fois qu'il a passé à travers le monde personnel de l'auteur et a été marqué par lui de façon profonde et ineffaçable. L'art n'est pas une photographie du réel. Il serait bien incapable d'ailleurs d'en donner une photographie adéquate. Il est une imitation de la réalité si l'on veut emprunter le mot d'Aristote, mais une imitation transformante. Le monde est inépuisable. Il jaillit de Dieu comme de sa Source intarissable et c'est en Dieu seul que son explication est adéquate. Mais le sens de l'art est un effort de l'homme de refaire pour son compte, en le faisant passer par ses facultés de connaissance, l'œuvre de création de Dieu. De même que le monde est un effet accidentel, nullement nécessaire de cette connaissance que Dieu a de Lui-même, car saint Jean nous dit que tout a été fait par le Verbe, de même l'homme veut créer un Univers qui soit le fruit de la connaissance qu'il a de lui-même. L'art est le fruit de cette connaissance que l'homme a de lui-même, en tant qu'il est un être libre et autonome enraciné dans l'univers qui l'entoure. C'est pourquoi d'ailleurs, il est toujours tenté par l'émancipation et tombe dans la révolte quand il oublie que malgré son autonomie, il reste de l'ordre de la contingence.

Ce qu'il est essentiel de retenir pour notre propos, c'est que l'art est la création d'un petit univers qui évolue suivant le complexe des idées, des sentiments, des expériences de l'auteur. Un univers organisé formant un réseau de dépendances, de relations, de communica-

ou écrivain engagé?

tions. Bref, un univers ayant un sens. Ce sens, d'où vient-il? Il vient de l'intuition profonde de l'auteur. D'où est impliqué finalement dans l'œuvre d'art une vision de l'univers et de la condition humaine, vision qui est celle de l'auteur. Celui-ci donne à son œuvre une intelligibilité, un sens. Ce qui faisait dire à Baudelaire que la poésie, on pourrait aussi bien dire la littérature, est « essentiellement mais volontairement métaphysique ». Métaphysique, c'est-à-dire qu'elle implique une conception de la destinée humaine. Essentiellement, cela est dans sa nature, et sans cela, il n'y a pas de création artistique, pas de création d'un monde organisé, significatif. Involontairement, sans vouloir enseigner, sans recours à une philosophie discursive; c'est un monde organisé qui émerge de la conscience du créateur.

Quand nous disons qu'une littérature doit être engagée, nous entendons que c'est cette vision totale de l'univers qui doit être le fruit d'une option profonde. Le littéraire catholique a posé cette option et elle doit informer toute son œuvre de création. Il ne s'agit pas pour lui d'enseigner, d'exposer les données de sa foi. Mais l'univers qui émerge de sa conscience doit être éclairé par les données de la foi. Et cela doit se faire naturellement, sans intervention extérieure dans le mouvement créateur, mais par l'intérieur, je dirais même de façon involontaire au moment de la création. Cette option est antérieure à l'inspiration et quand celle-ci se produit, elle ne doit avoir d'autres lois que sa spontanéité, d'autres guides que sa fidélité aux voies profondes de la conscience.

Une littérature chrétienne authentique n'est possible, dans ces conditions, que si la foi a imprégné, par une lente et profonde maturation, les réactions les plus intimes du créateur en face de l'univers, les mouvements de sa sensibilité et de son imagination, ses idées et ses souvenirs. Ce qui revient à dire qu'au fond, la littérature ne peut pas être engagée, mais elle doit être produite par un homme engagé. Ceci est d'autant plus normal pour un chrétien que le christianisme n'est pas une philosophie, ni une morale, ni un système de pensée, quel

qu'il soit, mais une vie, une certaine manière de vivre, une participation à la vie de Celui qui s'est dit la Voie, la Vérité et la Vie. Il n'y aura pas de fanatisme dans cette littérature, ni de parti-pris; elle émanera d'une expérience existentielle par mode de création ordinaire.

La grosse difficulté évidemment, c'est que nous ne sommes pas toujours à la hauteur de notre foi. En accordant des personnages ou des impressions aux vues de la foi, nous nous éloignons de nous-mêmes et l'œuvre littéraire prend un accent faux. Elle est artificielle, vide. La faute n'est pas à imputer à la foi, ou à une certaine incompatibilité de l'art et de la foi, mais à notre carence personnelle. C'est que nous sommes doubles, que la foi ne colle pas à notre être profond, qu'elle n'est pas latente à toutes nos démarches. C'est que notre pensée n'est pas le fruit de l'expérience que nous faisons de Dieu et de la condition humaine. Dans ces conditions, il est impossible de trouver l'accent juste. « On ne parle pas de Dieu de mémoire », disait le Père de Lubac.

L'engagement, pris en ce sens, est, pour un chrétien, un devoir de fidélité. S'il ne s'en acquitte pas, on pourra toujours l'accuser de duplicité et de trahison. On pourrait même dire qu'il est nécessaire à la littérature elle-même qui, si elle ne s'appuie pas sur une vision profonde de l'homme, risque de sombrer dans le bégaïement et le désarroi. La littérature est liée de très près à l'existence et au temps. Elle peut s'y fourvoyer magistralement si l'inspiration ne possède pas d'assises solides. Au lieu d'exprimer les grandes aspirations d'une civilisation et de dégager sa signification profonde, elle sera victime de ses travers. Si elle ne se nourrit que de turpitudes, elle ne peut exprimer les vraies dimensions de l'homme. Pour un chrétien, le Christ n'est pas un semeur d'idées ni un professeur. Il est la résurrection et la vie et c'est le complexe humain dans sa totalité qui est élevé à cette économie de salut. Si une littérature chrétienne ne peut s'élever à cette économie, non seulement elle n'est pas vraiment chrétienne, mais elle est fautive et porte en elle-même sa ruine.

Paul-Emile ROY, c.s.c.

MAURICE HEBERT



Ce gentilhomme dont Québec conservait encore l'exquise espèce à la fin du dernier siècle ou au début du nôtre, cet aristocrate-né dont la courtoisie tenait autant de la prud'homie française que de la charité chrétienne, vit le jour à Québec, le 21 janvier 1888. Par son

père, le notaire J.-B. Célestin Hébert, il descendait d'une des plus anciennes familles établies en Acadie; par sa mère, Louise Lang, de Louis Hébert, cofondateur, avec Champlain, de la Nouvelle-France.

Après ses études élémentaires à l'École Normale et à l'Académie commerciale de Québec, il fit ses études classiques au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, au petit séminaire de Québec; il étudia le droit, à l'Université Laval. « Sauf erreur, il exerça sa profession pendant plus de deux ans, de 1910 à 1913, pour accrocher sa toge et devenir fonctionnaire » (L'Illettré), comme le fut un Huysmans. Il fut successivement secrétaire du bureau des Statistiques de la province de Québec, secrétaire du ministère des Travaux publics et du Travail, publiciste du gouvernement de Québec et, à compter de 1940, directeur général du Tourisme et de la Publicité. C'est sans doute pour conjurer les menaces du fonctionnarisme dont les « routines tuent la pensée, du même coup que l'imagination », qu'il donna des cours de rhétorique française et anglaise au collège de Sillery, près de Québec, ainsi que des cours à l'Université Laval. Le journalisme et le fonctionnarisme, a-t-il écrit un jour, « ne sont pas des écoles de

littérature et d'art. L'on sourira, si j'affirme que le bon serviteur de l'Etat est astreint à sa besogne et que, la plupart du temps, il ne peut prétendre à un avancement sérieux que dans la mesure où il est utile à l'administration. Peu de loisirs lui sont donc réservés. Bientôt, desséché sur place, il sent mourir en lui l'ambition, l'inspiration et jusqu'à l'aspiration littéraires » (*Les lettres au Canada français*, p. 242).

Maurice Hébert ralentit son activité littéraire après 1936; handicapé par la maladie, il réservait ses énergies pour sa fonction de publiciste. « Il eut une fin de carrière au ralenti, devenu comme désabusé et détaché d'un monde qui, se singularisant pour se donner l'illusion de l'originalité, trouvait en lui des résonances de moins en moins fortes. Il eut la satisfaction de se retrouver en partie dans sa fille Anne Hébert, l'une des poétesses les plus sincères de l'époque, mais dont la manière et les procédés le devaient dérouter, lui qui jurait par le classicisme des idées et des formes » (L'Illettré). Il devait mourir en 1960.

Il avait eu quatre enfants: Anne, Jean, Marie et Pierre, de son mariage avec Marguerite Taché, fille d'Eugène-Etienne Taché, arpenteur-géomètre, auteur de la devise de la province de Québec: *Je me souviens*, et petite-fille de Sir Etienne Taché, l'un des pères de la Confédération canadienne.

Maurice Hébert était membre de la Société Royale du Canada depuis 1935, officier de l'Instruction publique de France, docteur ès lettres *honoris causa* de l'Université Laval; il obtint un prix de langue française de l'Académie française: une médaille de vermeil.

Il y avait en lui des dons poétiques qu'il a exprimés par la publication d'un certain nombre de poèmes dans la revue de l'Université Laval, *Le Canada français*, de 1921 à 1925. Dans ces poèmes, on remarque la fidélité à la prosodie classique, l'inspiration lyrique, le travail patient du vers, la désarticulation du rigide alexandrin par l'enjambement fréquent. Dans la fable et le conte en vers, le poète met plus de simplicité et d'abandon. Il serait curieux et intéressant de comparer la poésie classique de Maurice Hébert et la poésie personnelle et profonde en vers libres de sa fille Anne. Le poète a communiqué à ses confrères de la Société Royale du Canada de larges extraits de ses poèmes, mais il ne les a pas recueillis en volume. Son dernier ouvrage, *Les lettres au Canada français*, annonce, au début, qu'il a « en préparation » des recueils de poésie: *L'Aile d'azur*, *Le Cycle de Don Juan* [une série de sonnets], et *La Fable en liberté*. Dans ce même volume, il annonce également un roman, *André Nicole* (« roman d'un homme de lettres au Canada »), qui n'a pas été lancé dans le public. Ces annonces d'ouvrages « en préparation » supposent donc des inédits, en plus des articles de critique littéraire qui n'ont pas été réunis en volume.

Maurice Hébert est connu surtout comme critique littéraire. Dès 1925, il tient la tribune du *Canada français*. Pendant quatorze ans, il y fait régulièrement la critique des livres, de concert avec Mgr Camille Roy et le remplace peu à peu. Il a livré au public le recueil de ses meilleurs articles: *De livres en livres*, ... *Et d'un livre à l'autre*, *Les Lettres au Canada français*. Celui-ci était destiné à devenir le premier d'une série. Mais l'auteur arrêta là ses publications. Est-ce par défaut de santé? Par modestie? Car cet homme est modeste, discret, retiré en lui-même, sans prétentions; ce publiciste officiel ne pousse pas sa publicité personnelle. Est-ce par désabusement? Se rend-il compte que l'heure des recueils de critiques n'est pas encore venue?

Elève et disciple de Mgr Camille Roy, Maurice Hébert a continué et affermi la fonction de son maître. L'un et l'autre d'ailleurs se sont rendu mutuellement des hommages sincères. Il faut estimer leur rôle de critique en rapport avec la réalité historique où ils ont vécu, sinon on est injuste, faute de base valable de jugement. Comme Mgr Roy, il voit que les lettres canadiennes en sont à la phase de croissance; comme lui, il soutient qu'il faut encourager les écrivains. L'enfant ne se traite pas comme un adulte, remarque-t-il: il a besoin d'être encouragé et non d'être écrasé. Et comment susciter la sympathie du public lecteur, si l'on abat constamment les écrivains? Mgr Roy, critique, s'est proposé, comme l'a souligné Hébert, « de

corriger des inexpériences, d'encourager des efforts, de signaler des oeuvres, et de stimuler, en faveur des écrivains, la sympathie du public », afin de nous aider à demeurer Canadiens et Français (... *Et d'un livre à l'autre*, p. 87s.) Et ailleurs avec un beau souci de l'objectivité, Maurice Hébert a noté: « Personne n'a suivi avec plus de sollicitude que Mgr Camille Roy (une sollicitude parfois trop indulgente, mais soumise à la misère des temps) les progrès variables de nos lettres » (dans *Le Canada français*, 25 (1937) 437).

Il a rappelé brièvement l'histoire de la critique littéraire au Canada: « Chez nous, écrit-il dans les années '30, la critique littéraire a d'abord usé de l'encensoir ou de la matraque avec une égale virtuosité maladroite, aux jours où florissaient, par exemple, Placide Lépine et Jean Piquefort, « au siècle de William Chapman », comme écrit précisément M. Beaulieu [dans *Nos Immortels*]. Et puis, elle s'est largement humanisée avec Mgr Camille Roy, M. Louis Dantin, le Père M.-A. Lamarche, et quelques autres, en particulier M. Séraphin Marion, dont le souple jugement sait se conformer à la preuve, — pour retomber, de-ci, de-là, en une manière crue et violente, plus propre au génie encore vert qu'à l'équitable maturité. » (... *Et d'un livre à l'autre*, p. 29s.) Il arrive encore de nos jours que de soi-disant critiques retombent dans le primitivisme de la béate admiration ou de l'éreintement systématique.

Maurice Hébert a voulu orienter la critique littéraire de chez nous vers la maturité, vers une saine critique constructive. Il a fondé sa propre conception sur deux principes fondamentaux: *charité* et *justice*; charité qui exige la pénétration sympathique d'une oeuvre pour en comprendre l'angle de vision, charité qui, pour M. Hébert, comprend gentillesse et sens chrétien; justice qui exige le respect des auteurs et des ouvrages étudiés, la franchise du verdict concernant la valeur de l'oeuvre.

En énumérant les principaux traits du vrai critique, il a tracé en filigrane son propre portrait: « Quels sont, dit-il, les éléments essentiels d'un tel état qualitatif de la critique? La pénétration sympathique, à laquelle se subordonne toute l'intelligence du sujet et de la psychologie de l'auteur; la profondeur, la variété, l'ampleur et la sûreté de l'information, qui permettent d'éprouver, de comparer et de classer les ouvrages; la fermeté, jointe au tact, dans l'énoncé du jugement; l'honnêteté évidente de l'intention dans l'analyse, l'interprétation et le jugement même du livre; enfin, le sens critique et historique, équilibré par le sens du relatif et la prime et prompt justesse du goût. Car c'est le goût qui tranche, au milieu des flottements,

des incertitudes et des angoisses, rançons d'un sens aigu de la relativité. » (*Les lettres au Canada français*, p. 11s)

Il a beaucoup insisté sur le goût qui est « un don de nature et un enrichissement de culture », « l'appétence raisonnée du vrai, du bien et du beau », qui joue un rôle important « dans l'exercice raisonné du sens de la relativité » et qui « juge de toutes choses et de chacune en dernier ressort ». Nos contemporains auraient avantage à connaître sa pertinente dissertation sur le rôle du goût dans la critique littéraire (cf. *Critiques et critiqués*, dans *Les lettres au Canada français*, p. 12-19).

Il a formulé explicitement toute sa conception de la critique dans un des articles qu'il a donnés à la revue, *Le Canada français*¹.

Les qualités de Maurice Hébert critique littéraire peuvent se ramener à celles-ci: clairovoyance de l'esprit, justesse du goût, fermeté du jugement, sincérité du vouloir, clarté, précision, élégance du style.

Maurice Hébert est un critique de bonne trempe; il est un des pionniers qui, dans une phase de croissance de nos lettres, ont travaillé à une promotion de la critique littéraire canadienne: sa maturité.

* * *

OEUVRES. — *De livres en livres*. Essais de critique littéraire; préface de Mgr Camille Roy. Montréal, 1929. 250p. — ... *Et d'un livre à l'autre*. Nouveaux essais de critique littéraire canadienne. Montréal, Ed. Albert Lévesque,

1932. 270p. — *Les lettres au Canada français* (1ère série). Montréal, Ed. Albert Lévesque, 1936. 247p.

Maurice Hébert a en outre publié plusieurs poèmes dans *Le Canada français: Triptyque de Don Juan* (1921, p. 308-311), *Le cycle de Don Juan* (1922, p. 362-369), *Icare et l'hirondelle*, *La Fable en liberté* (1923, p. 121-123), *Puellae* (1923, p. 276-281), *Albert Lozeau* (1924, p. 588), *Le Soulier de satin*. — *Conte au coin du feu* (1925, p. 673-681), *Salut canadien* [à un poète de France] (1927, p. 311), *Sonnet pour celle qui lisait Nelligan* (1927, p. 478), *Vivette* (1927, p. 193), *Le jour de l'an en famille*, *Le compliment de Marie* (1930, p. 374), *Simple poème* (1930, p. 162-163).

* * *

SOURCES A CONSULTER. — Baillargeon (Samuel), c. ss. r., *Littérature canadienne-française*. 2e éd. Montréal, Fides [1960]. P. 339-341. — Blanchard (Thérèse), *Bio-bibliographie de Maurice Hébert*. Manuscrit. Montréal, Ecole de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1944. 20p. — Dantin (L.), *Gloses critiques*. 2e série. Montréal, Albert Lévesque, 1935. P. 30-32. — L'Illettré, *Maurice Hébert*. Dans *Le Droit* [P.C.] 9 juillet 1960. — Maheux (Arthur), *Un premier ouvrage de Maurice Hébert*. Dans *Le Canada français*, 17 (1929) 172s.

Romain LEGARE, o.f.m.

1. Nous la reproduisons dans la « Page d'anthologie ».

Deux nouveautés qui invitent à la réflexion

L'Engagement chrétien



Pou'-Emile Roy, c.s.c.

Premier volume de la collection "Foi et liberté". Un ouvrage d'une valeur inusitée. Le sujet, déjà abordé à l'étranger, est repris ici par un éducateur de chez nous. Plusieurs aperçus inédits, des idées neuves, des réflexions frappées, formulées comme des sentences.

Un message d'une grande importance pour tout chrétien.

216 pages \$2.50

L'Église ne fait que commencer



Emile Legault, c.s.c.

L'apostolat missionnaire a connu une évolution sans précédent depuis 10 ans. On n'est plus là pour "baptiser les petits Chinois". L'Église veut être, en pays païens, une présence, un témoignage. Le champ d'action du missionnaire — religieux ou laïc — ne connaît pour ainsi dire pas de limite. Un livre révélateur, fruit d'une enquête de 6 mois en Orient.

164 pages \$2.00



La Montagne secrète

de
Gabrielle Roy



Rita LECLERC



Gabrielle ROY

Gabrielle Roy vient de nous donner un ouvrage qui tranche nettement sur l'abondance et la bigarrure de la production canadienne actuelle. Alors que plusieurs de nos écrivains les mieux doués, cédant aux modes du jour ou à l'appât de gains faciles, prostituent leur art et leur plume en des travaux qui, pour être lucratifs et retentissants parfois, auront l'éphémérité de la rose sans en avoir la beauté et le parfum, l'auteur de *La petite poule d'eau* reste fidèle à elle-même et ne nous donne rien qui ne soit longuement mûri, édifié avec art et écrit avec une attentive tendresse. Tout ce qui tombe de la plume de cet écrivain est comme un beau fruit qui vient à son heure, et ne nous est donné qu'une fois bien gorgé de sa ration de sève et de soleil. Cela fait que *La Montagne secrète* (1) est un de ces rares ouvrages qu'on lit d'abord tout d'une traite, mais qu'on voudra ensuite relire, à petites journées, s'arrêtant ici et là pour quelques pauses émerveillées.

Dans cette dernière œuvre, Gabrielle Roy a voulu nous révéler les arcanes d'une âme de peintre. Elle nous fait suivre, étape par étape, cette sorte de martyre continu qu'est la vie d'un artiste, consumée par un feu intérieur chaque jour plus dévorant. L'artiste n'est pas un personnage très fréquent dans nos lettres; il n'y est cependant pas tout à fait inconnu: qu'on se souvienne, par exemple, du *Carrefour des hasards* publié en 1959 par René Chicoine. Mais alors que ce dernier mettait l'accent sur les déliquescentes d'un artiste qui se fourvoyait, le peintre de *La Montagne secrète* reste héroïquement fidèle à lui-même et à sa vocation.

*
* *
*

Est-ce à cause de l'analogie de ce thème avec la quête incessante, dure et périlleuse des coureurs de bois de tous desseins (missionnaires, trappeurs, chercheurs d'or, etc.) que l'auteur a choisi de faire évo-

luer son héros dans le même pays? Quoi qu'il en soit, ce sont les contrées immenses, grandioses et désertes du Nord-Ouest canadien et de l'Ungava qui verront naître et mûrir l'impérieuse vocation de Pierre. Un soir, dans un coin perdu des territoires du Nord-Ouest, un vieux chercheur d'or, installé près d'une rivière, voit accoster un étrange voyageur. Qui est-il? D'où vient-il? Où va-t-il? Comment le savoir d'un homme aussi peu disposé à causer? Après une courte halte — le temps de se reposer tout en écoutant les confidences du vieux et en dessinant son portrait — Pierre reprend sa route d'eau.

Nous le retrouvons, beaucoup plus loin et plus haut vers le cercle polaire, occupé à prendre le croquis du « dernier peuplier-tremble à vivre sous ces latitudes », petit arbre malingre et solitaire sur lequel il s'était apitoyé et qui l'avait séduit par le tendre murmure de ses feuilles. Plus loin encore, dans l'auberge de Fort-Renonciation, l'artiste s'arrête, captivé par le frêle visage d'une petite serveuse, à travers lequel « le sort féminin lui sembla tout à coup pathétique au delà de tout », et il prend le temps de fixer avec son crayon les traits naïfs et émouvants de Nina.

L'hiver venu, les hasards de l'aventure et de la route conduisent le jeune homme près du lac Caribou, où il hiverne dans une misérable cabane, en compagnie de Steve, un robuste chasseur danois. Le jour, les deux hommes vont piéger ensemble, et Pierre, s'initiant à ce métier qui doit l'aider à vivre, s'émeut de la détresse des bêtes que traque sans merci l'avidité de l'homme. Le soir, pendant

que Steve se distrait avec des cartes ou son accordéon, l'artiste multiplie les croquis, s'appliquant à cet art difficile qui veut que, pour faire vrai, il faut que « les choses se mettent à en dire un peu plus dans l'image que sur nature ». Ses croquis représentent tantôt la cabane en bois rond qui les héberge, tantôt la meute des chiens faméliques qui sont les compagnons de leurs chasses lointaines.

Les rigueurs du métier et les carences d'une alimentation de fortune minent les forces de Pierre qui doit bientôt rester confiné dans son gîte, souffrant du scorbut. Pendant que Steve court les pièges au loin pendant des jours entiers, l'artiste, solitaire et triste, dessine la porte close de sa cabane. Mais un jour que le soleil, si rare l'hiver en ces contrées nordiques, daigne luire faiblement à la petite fenêtre de la cabane, Pierre en reçoit un choc et il se sent revivre. Il redécouvre le prodige des couleurs qu'allume le soleil, et pendant de longs jours il tâche, avec un simple crayon, de rendre ce prodige sensible sur le papier. Devant la joie débordante de Steve, tout heureux de regarder ces croquis qui donnent « envie de chanter », Pierre comprend « que ce que les hommes attendent des gens de sa sorte, c'est par eux d'être réjouis et soulevés d'espérance ». Que n'a-t-il les crayons de couleur de son enfance pour mieux capter les images colorées et joyeuses du printemps !

Qu'à cela ne tienne ! Steve, qui s'est découvert une tendresse soudaine pour son frère compagnon, repart seul de nouveau, traverse le lac Caribou en dépit du blizzard, et atteint une réserve indienne où il fait provision de vitamines, de fruits secs et... de crayons de couleur ! Dix jours après, il est de retour à la cabane, avec son précieux butin. Devant Steve émerveillé, qui, sous la touche du peintre, voit renaître le monde, Pierre multiplie les esquisses : des paysages, le gros Steve en chemise à carreaux, la petite Nina d'autrefois, frileusement serrée dans son chandail rouge...

Le printemps venu, les deux compagnons d'hivernage reprennent la route, chacun de son côté d'abord, puis ensemble pour se diriger vers le Grand Lac des Esclaves où habite la nombreuse famille de Steve. Pierre y passe l'été, pêchant un peu, dessinant beaucoup. Un jour que, sur le Lac, il peine à reproduire les riches reflets de l'eau, il souhaite avoir des peintures au lieu de ses pauvres crayons. Le vieux père de Steve le confirme dans son désir, en lui racontant qu'à Copenhague où il est allé jadis, il a vu des « tableaux grands comme des murs » et qui, « pour si bien durer, devaient être à l'huile ».

Le temps de donner une commande postale à un grand magasin d'Edmonton, et c'est le jour fixé pour le retour au Lac Caribou. L'hiver est là de nouveau, avec ses chasses et ses longues heures de réclusion. Pierre tente d'exprimer ses songes avec les pinceaux, mais « la peinture est matière autrement rebelle » que le crayon. Il se désole de ce que

les choses les plus simples soient si difficiles à exprimer.

Au printemps, le jeune homme décide de partir seul cette fois, en direction du soleil levant. Il traverse le nord de la province de la Saskatchewan, atteint le nord du Manitoba, navigue sur le Churchill puis sur une rivière inconnue, si belle qu'il s'arrête et s'installe pour « tâcher de peindre cette fresque continue ». Poursuivant sa route, il est par mégarde entraîné dans des rapides. Une branche d'arbre, saisie au passage, le sauve d'une mort tragique, tandis que son canot va se briser sur les écueils et que son coffret à peintures laisse échapper ses trésors. Pierre va-t-il s'apitoyer sur lui-même ? Non. Loin de gémir sur ses biens perdus, il admire « cette rivière étrange se couvrant de taches de couleurs » : « Jaillies en tous sens, les toiles aux couleurs fraîches bondissaient, viraient, se dissoyaient, puis de nouveau venaient se juxtaposer comme pour composer à la surface de l'eau une suite d'images brisées, sans lien ni signification, quoique belles d'un éclat extraordinaire. Ce ne fut plus que des carmin, des verts acide, des jaunes ensoleillés qui tournoyaient... » (P. 84)

Beaucoup plus tard, et beaucoup plus loin, dans les inhumaines régions de l'Ungava, on retrouvera la trace de Pierre. Un jeune Esquimau le voit, du haut d'un promontoire, porter péniblement le long de la rivière des Mille-Tonnerres. Il a tôt fait de l'identifier : c'est l'Homme-au-crayon-magique dont il a entendu parler par les Indiens chez qui le voyageur, malade et épuisé, a dû passer l'hiver. Et Orok, qui sait combien il est difficile de reproduire dans la saponite la ressemblance de l'homme ou de l'animal, salue, à distance, plein d'admiration, cet homme dont on dit qu'il a « parcouru presque tout le haut Canada, sans autre but que de peindre sur ses cartons le monde sauvage de Dieu » (p. 94).

Mais à Pierre poursuivant sa route, une joie étrange et extraordinaire s'offre bientôt : la découverte de « la Resplendissante », cette montagne si fière et si belle dont l'image se grave profondément et pour toujours dans son cœur. Il installe là son campement. Avec fièvre, des jours et des jours durant, il travaille à dessiner la montagne sous tous ses profils, à toutes les heures du jour. A peine est-il distrait par l'Esquimau qui, chassant dans les parages, a fini par s'approcher du peintre. Comparant la montagne et l'ébauche, Orok « sourit d'approbation. L'une et l'autre étaient des prodiges. La montagne, un prodige de Dieu, et ceci, sur le carton, un prodige de l'homme. Du reste, un plus grand prodige peut-être que l'œuvre de Dieu, songea Orok, si l'on considère que Dieu a tous les moyens, et l'homme, peu » (p. 105).

Pierre s'attarde longtemps auprès de la Resplendissante. Il dessine sans cesse, emporté par un débordement intérieur qu'il ne peut contrôler. Il

vit dans une joie et une exaltation extraordinaires. Jamais encore il n'a eu aussi pleinement conscience de sa vocation:

Il pensait à cette impression qu'il avait maintes fois éprouvée d'avoir en la poitrine un immense oiseau captif — d'être lui-même cet oiseau prisonnier — et, parfois, peignant la lumière ou l'eau courante, ou quelque image de liberté, le captif en lui, pour quelques instants s'évadait, volait un peu de ses ailes. Songeur, à demi étendu sur la mousse, Pierre entrevoyait que tout homme avait sans doute en sa poitrine pareil oiseau retenu et qui le faisait souffrir. Mais, lorsque lui-même se libérait, pensait Pierre, est-ce que du même coup il ne libérait pas aussi d'autres hommes, leur pensée enchaînée, leur esprit souffrant? Cela lui paraissait possible tout à coup. Il en tremblait à la fois de crainte et d'envie. Il leva les yeux. Il imaginait voir passer dans le ciel des âmes joyeuses, à tire-d'ailes s'éloignant, délivrées par ceux qui sur terre ont mission de s'occuper à cela, et le font par leur musique et leur chant. (P. 113)

Tout à la joie de la création, l'artiste ne voit pas que la saison avance, que ses provisions diminuent, et qu'il est dangereux pour lui de s'attarder si tard dans l'Ungava. Une tempête soudaine le ramène à la dure réalité de sa condition. Que faire pour vivre, sinon essayer d'abattre ce vieux caribou qui passe? Mais l'animal ne cèdera qu'au terme d'une longue et épuisante poursuite qui laissera le chasseur exténué, ayant à peine la force de marcher dans la neige qui maintenant l'entourne.

Dans un lointain village de la côte, — le village d'Orok! — on le verra venir un jour « les pieds gonflés, à demi mort, portant sur sa poitrine, comme si c'eût été un enfant, quelques pochades abîmées ». On veut l'acheminer vers Montréal ou Québec pour le faire soigner, mais il refuse: « Quand il aura les bras croulants de tableaux pour eux, alors il retournerait vers les hommes, pas avant. » (P. 128) Réduit à l'immobilité par la gangrène, il travaille. Il donne quelques leçons de dessin à Orok. Mais surtout, il dessine: les lointains paysages de sa vie, des visages d'esquimaux avec leurs yeux bridés, etc. Un jour, il reçoit une visite inattendue qui bouleversera son existence: un père missionnaire, un Breton du nom de André Le Bonnic. Le vieux prête à la révélation de sa vie en regardant les dessins de Pierre: lui qui a vu tant et tant d'objets dessinés par l'artiste, en a-t-il seulement pressenti la beauté avant que celui-ci la lui révèle? Le Père Le Bonnic est si ému qu'il en a les larmes aux yeux. Et derechef, il parle de recommander Pierre à ses amis de Montréal, d'y faire organiser une exposition et d'y vendre ses toiles. Pierre s'objecte avec force d'abord, ne se sentant pas prêt encore pour « l'épreuve de la confrontation ». Mais le vieux missionnaire se fait si pressant et il a des arguments qui répon-

dent si bien à ses intimes aspirations, qu'il finit par consentir. Et au printemps suivant, après être retourné prendre une trentaine de pochades de sa Montagne, Pierre file en avion vers Montréal.

Nous le retrouvons bientôt à Paris, pour la dernière étape de sa vie. L'exposition montréalaise a été un succès: pour la première fois, l'artiste « a connu la presque douloureuse exaltation de recevoir de l'argent pour des choses dont ç'avait été sa joie de les faire — des choses qu'il n'aurait même pas pu s'empêcher d'accomplir » (p. 143). Son talent, reconnu, lui a valu une bourse du gouvernement. Et il est venu dans la Ville Lumière avec le secret désir d'y trouver un guide pour son travail et aussi pour admirer les œuvres de ses illustres devanciers. Paris ne lui offre d'abord que douloureuses déconvenues. Il apprend qu'il a dépassé l'âge limite pour l'inscription aux Beaux-Arts. Puis, une visite au Louvre l'exalte et le désespère: « comment oser peindre dans un monde où il y a eu Rembrandt, Botticelli, Holbein, Rubens!... » Un jour qu'il se promène le long de la Seine, en proie au mal du pays, il lie connaissance avec un passant, et il se trouve que c'est un étudiant en Beaux-Arts à l'académie Mayrand! Les deux artistes fraternisent aussitôt. Stanislas Lanski prend Pierre sous son égide et le présente à son vieux maître. Celui-ci, après avoir jeté un coup d'œil rapide et sévère sur les maladroitesses pochades de l'artiste canadien, se montre ravi de la qualité de ses dessins. Il conseille à Pierre de s'essayer à peindre Paris: « Il me faut voir ce que vous pouvez faire avec le sujet de tous et non pas avec je ne sais quelle ensorceleuse montagne de je ne sais quel Labrador. » (P. 175)

Peindre Paris, une ville qui l'a été tant de fois déjà, et par les plus célèbres maîtres, quelle tâche ingrate! Pour Pierre surtout, dont le sauvage crayon n'a jusqu'ici dessiné que des objets jamais encore explorés: « Le solitaire, à s'embarquer en des traces faites, lui qui toujours avait ouvert son propre passage, hésitait, se méfiait. » (P. 177) Il se met cependant à l'œuvre, mais le poids du passé l'emportant, il recherche les coins rustiques et humbles de Paris. Ce n'est pas ce que désire le maître: il faut peindre des mouvements de foule. Mais qu'il est difficile à Pierre de travailler au milieu de badauds curieux et désinvoltes! Pressé par les conseils du maître, l'artiste s'applique, améliore sa technique, mais il n'a plus d'élan et il a perdu son bonheur. Les souvenirs du passé le hantent: c'est sous une lueur d'Arctique que Paris grelottant apparaît sous ses pinceaux; et il revoit, même à Paris, le peuplier-tremble de Fort Renonciation.

A Pierre qui dépérit, le maître conseille un jour de reprendre la route et d'aller explorer, pendant trois mois, les contrées sauvages de la France. Tout heureux, l'artiste part, portant son grément de voyage. Il va vers le sud de la France, s'enchantant des hameaux perdus qu'il traverse, parcourt la plaine

de la Crau, dort dans les roseaux de la Camargue. Un après-midi, une faiblesse le terrasse et il se sent las infiniment tout à coup.

Une fois remis, il rentre à Paris où Stanislas l'aide dans la difficile tâche de se trouver un gîte convenable pour l'hiver. « Pour bien produire il fallait s'entourer de choses belles à voir, s'assurer un endroit sympathique où travailler, et, surtout, vivre coude à coude avec les peintres d'une même foi » afin de pouvoir « au talent des autres, activer le sien. » (P. 191-192) C'est l'idée du Polonais, mais Pierre, habitué à produire dans les termitières du Haut-Mackenzie, ne veut de logis que ce qui s'en rapproche. Il s'installe dans une mansarde et là, se nourrissant à peine et ne sortant que très rarement, il peint avec fièvre: les bois du Nord, un petit campement humain, des arbres tenus où il ne reste que quelques feuilles ardentes. Stanislas vient souvent lui rendre visite et s'il admire les progrès de Pierre dont le pinceau s'allège, il s'attriste aussi de voir l'artiste devenir « aussi fragile que les arbres de son pinceau ».

Ne pouvant réussir à faire soigner son ami, Stanislas multiplie les visites à sa mansarde. Un jour qu'il s'est appliqué beaucoup à peindre son propre portrait, Pierre est pris d'une crise cardiaque. Le médecin, mandé par Stanislas, constate qu'il a devant lui un homme prématurément usé; il lui donne une piqûre et prescrit le repos. Mais l'artiste que talonne une exigeante lucidité peut-il se reposer longtemps quand il sent ses forces revenir? Demeuré seul, Pierre regarde ses toiles avec regret: « Là n'était pas son œuvre, mais peut-être était-elle enfin sur le point de se montrer... » Une inspiration soudaine et irrésistible s'empare de lui: la montagne resplendissante, il la revoit, non pas telle qu'elle était dans l'Ungava, mais « coulée, fondue à son propre feu intérieur ». Le peintre se lève, attire à lui un carton frais, commence à disposer de petites touches mauves. Il se hâte, tremblant que lui soit ravi le temps de fixer son rêve. Mais une douleur aiguë le terrasse devant l'œuvre inachevée.

*
* * *

Une saveur d'épopée se dégage de cette belle histoire qu'on se plaît à longuement résumer. Racontée par un écrivain moins doué que Gabrielle Roy, elle eût pu facilement paraître invraisemblable. Mais le métier sûr de cet écrivain fait ici merveille. Avec un art consommé, elle rend plausible l'existence de ce personnage de peintre, d'une miraculeuse pureté. Et elle réussit la gageure de rendre sensible et captivant, dans un récit sans intrigue, un drame dont l'intériorité n'était pas facile à saisir.

On admire avec quelle lenteur calculée, mais aussi avec quelle constante progression, l'âme de Pierre nous est révélée en même temps que lui-

même prend conscience de son exigeante mission. Nous le connaissons de l'extérieur d'abord et d'une manière très frustrée et très rudimentaire, puis de l'intérieur et de plus en plus intimement. Chaque personne rencontrée, chaque objet qui arrête le regard de l'artiste, chaque événement de sa vie nous livre un aspect de lui-même, nous révèle une particularité de sa mission. Pour Gédéon, le vieux chercheur d'or, Pierre est un étranger un peu sorcier: il arrive, vous écoutez en silence, prend des notes, puis, tout à coup, toute votre vie est là sur un bout de papier grand comme la main! Pour Nina, la petite serveuse — serait-ce la cousine lointaine de la Florentine de *Bonheur d'occasion*? —, Pierre est un homme d'une autre espèce que les autres: il vous regarde comme s'il voyait en vous « plus qu'un corps désirable ou une petite servante »; à un homme pareil qui veut seulement dessiner un portrait, on ne joue pas la comédie, on dit toute la vérité de soi. Pour Steve, le compagnon des longs hivers, Pierre est un homme à la fois attachant et bizarre: ses croquis donnent envie de chanter et il a dans les yeux d'ensorcelantes images, mais qu'il est assommant lorsqu'il s'apitoie sur des chiens peu nourris, ou qu'il se tourmente de ne pas réussir ses croquis — se fait-on du chagrin pour pareilles vétilles? Pour le vieux missionnaire breton, le peintre est un homme qui apprend à percevoir la beauté latente de la création, c'est à sa façon un collaborateur de Dieu et un lien qui rapproche les hommes. Par Stanislas, l'ami intime à qui Pierre se confie volontiers parce qu'un même feu l'habite, l'âme du peintre nous est révélée avec plus de nuances et de profondeur; et le dernier souvenir que Stanislas emporte de son ami, c'est celui d'un homme au contact de qui « il s'était senti grandir l'âme — ce qui », ajoute-t-il magnifiquement, « le métier appris, est peut-être la seule façon de grandir en art » (p. 219).

Ce roman, fait de main de maître, n'a qu'un seul défaut. Le style de Gabrielle Roy n'a pas ici la pureté de ses précédents ouvrages; il y a trop d'inutiles inversions et certaines constructions sont d'une correction douteuse. Mais on perd facilement de vue ce défaut mineur devant la perfection de l'ensemble.

L'impression finale qu'on garde de *La Montagne secrète* est celle d'une belle symphonie, magnifiquement orchestrée, célébrant les vastes espaces et les hautes aventures de l'esprit. Cet ouvrage est écrit avec cette nuance de tendresse si particulière à Gabrielle Roy, et qui rend ses écrits si attachants. Comme Stanislas auprès de Pierre, à lire ce roman, on sent son âme qui grandit. En est-il beaucoup, à mériter cet éloge, parmi nos romanciers?

(1) ROY (Gabrielle)

LA MONTAGNE SECRETE. Roman. Montréal, Beauchemin, 1961. 222p. 20.5cm. \$2.00

Pour tous

Dans la
collection :
"Connaître
la Bible"

JOSUE

★

DANIEL

G.-M. COUTURIER, c.s.c.

Nous avons déjà introduit cette collection dans *Lectures*.¹ Les deux brochures dont elle vient de s'enrichir ont autant de mérites que les précédentes, et l'ensemble s'annonce comme une réussite de l'exégèse française.

Comme les précédentes brochures, *Josué*² est richement illustré de cartes géographiques et doté d'un choix judicieux de reproductions d'objets et de sites, reproductions puisées au dossier archéologique et qui constituent à elles seules un commentaire du Livre.

La traduction de M. Steinmann prouve encore la qualité de son talent. Il nous donne un texte clair et vif qui ne trahit pas l'original.

Dans l'introduction, on nous donne un tableau rapide, mais juste, de la situation politique et ethnique de la Palestine des troisième et deuxième millénaires avant Jésus-Christ. Les sources écrites extrabibliques et l'archéologie, depuis une cinquantaine d'années, nous permettent, en effet, de suivre avec une certaine précision le mouvement des peuples sémites et indo-iraniens sur le sol palestinien.

Plusieurs pages sont ensuite consacrées à la reconstitution de l'évolution historique de l'alliance des douze tribus. Nos auteurs s'aventurent peut-être un peu trop sur les origines de ces divers groupes humains, et sur les raisons qui les amenèrent à s'allier. Dans l'état actuel de la critique, nous ne pouvons tout au plus qu'émettre des hypothèses, et encore ne faut-il pas trop oublier, pour cette reconstruction, notre source principale qui n'est autre que la Bible elle-même. Les tribus, du moins leur plus grand nombre, ne doivent pas leurs noms aux régions qu'elles ont occupées; car, pour la plupart, elles étaient déjà constituées avant la conquête sous Josué. Mais il reste vrai que l'amphictyonie (ligue de clans autour d'un même sanctuaire) n'a connu son véritable essor qu'après la conquête. Toutefois nous ne pouvons pas trop insister sur les amphictyonies de Grèce et d'Italie pour expliquer celle d'Israël. Tout au plus pouvons-nous y voir un autre phénomène semblable, mais indépendants l'un de l'autre.

On a bien fait sentir la complexité de la composition du Livre. En gros, nous avons des récits très

anciens, remontant sans doute à l'époque des Juges (XIe et XIIe siècles), constitués autour du sanctuaire de Gilgal, près de Jéricho, et réunis par une main deuteronomiste au temps de Josias (640-609). Pareil procédé ne peut donc nous donner un tableau précis de l'histoire de la conquête. Que toutes les tribus aient conquis l'entière de Canaan sous la conduite d'un seul chef, Josué, c'est évidemment là une amplification oratoire. Les faits ont dû être autrement: pénétration partielle sous Josué, et installation longue et pénible par le mérite des groupes séparés, comme d'ailleurs le laisse entendre le Livre de Josué lui-même, et surtout le premier chapitre du Livre des Juges.

Qu'on me permette de faire quelques remarques sur le commentaire. D'après nos auteurs, l'épisode de la prostituée Rahab aurait eu pour origine l'explication étiologique de la présence d'un clan cananéen vivant au milieu des Israélites à Jéricho. J'admets volontiers que Rahab personnifie un groupe, mais ce groupe ne serait-il pas celui des défaits qui livrèrent la ville par trahison? Ainsi l'épisode garde toute sa vraisemblance et son historicité.

Les fouilles de Tell-es-Sultan (Jéricho) ne sont pas américaines (p. 45), mais *anglaises*. De plus, il n'est pas juste d'affirmer que la ville était en ruines à l'arrivée de Josué: de fait, le sommet du Tell a été décapé par l'érosion, et l'archéologie ne peut donc rien nous dire des deux siècles qui ont précédé l'arrivée des Israélites.

« Il est évident, les plus vieilles traditions l'attestent, que l'occupation sudiste par le clan de Caleb des benê Juda est un phénomène antérieur à la conquête de l'ensemble du pays par Josué. » (P. 81) Cette assurance dépend du premier chapitre des Juges. Le problème est complexe, et on ne peut pas rejeter trop aisément la valeur historique du chapitre 14 de Josué. G. E. Wright a déjà démontré que la région du sud est aussi marquée par des destructions violentes, vers la fin du treizième siècle, date d'entrée des Israélites en Canaan. Il faut donc être plus nuancé dans l'examen de cette question, dont la solution se fait encore attendre.

Nous serait-il encore permis de demander le pourquoi de l'usage constant, dans l'introduction comme dans le texte et le commentaire, de l'expression « Benê Israël » ? C'est un hébraïsme inutile car le mot français « Israélites » traduit parfaitement l'expression hébraïque.

Malgré ces quelques remarques le livre garde toute sa valeur, et mérite qu'on le lise.



Nous devons à M. Steinmann toute l'édition du *Livre de Daniel*. Nous avons ici la reprise de son petit ouvrage publié en 1950 dans la collection *100 ans de Dieu* (Daniel) ¹. L'introduction reproduit le même texte, mot pour mot; le commentaire a été légèrement augmenté. Mais la documentation photographique, très abondante, était absente de l'ouvrage antérieur.

Je suis d'accord avec l'auteur sur la date assignée au Livre (période maccabéenne: deuxième siècle avant J.-C.). Très peu d'exégètes, à l'heure actuelle, contestent cette date. Les événements décrits convergent tous vers le règne d'Antiochus IV Epiphane, persécuteur tenace de la nation juive, et la révolte courageuse des Maccabées. Par suite, si notre Auteur inspiré fait vivre le jeune Daniel à la cour de Nabuchodonosor, et de ses successeurs, à Babylone, au VI^e siècle, c'est là un artifice littéraire de sa part. Ainsi, on peut facilement expliquer les libertés qu'il s'accorde en écrivant l'Histoire. M. Steinmann a admirablement bien montré le « genre historique » que l'auteur a voulu développer. Il nous donne une double fresque de toute l'histoire d'Orient depuis la chute de Babylone, au VI^e siècle, jusqu'à l'avènement d'Antiochus IV sur le trône de Syrie (175-164/3).

La première est du « genre haggadique » (1-6), c'est-à-dire qu'à l'occasion des grands tournants de l'histoire on écrit un conte édifiant, dans un but d'enseignement religieux et moral. C'est là un procédé nouveau dans la littérature juive qui, en ce II^e siècle, commençait à peine à produire de véritables synthèses de l'héritage historique et religieux du peuple d'Israël. Du même souffle littéraire, nous avons aussi les Livres de *Ruth*, *Judith*, *Tobie* et *Jonas*. Quand on aura lu les pages éclairantes de M. Steinmann sur ce problème, ces Livres prendront, du coup, leur véritable intérêt, pour être placés dans leur contexte littéraire et religieux réel.

Les chapitres 7-12 nous racontent les mêmes événements, mais dans un style tout autre: l'Apocalyptique, qui procède par mode de révélations dans des songes et visions. Nous connaissons déjà mieux l'Apocalypse de S. Jean, mais combien nombreux sont ceux qui ont été découragés, dans cette lecture, par la description détaillée d'animaux fantastiques. Nous avons un bestiaire tout aussi compliqué dans cette dernière partie du Livre de Daniel. C'est là un autre artifice littéraire pour écrire l'Histoire, en utilisant des symboles à la gamme extrêmement variée. Ici encore les quelques pages que M. Steinmann

consacre à la question seront d'une aide précieuse pour les lecteurs des diverses sections apocalyptiques de la Bible.

Nous nous souvenons que c'est en *Daniel* que nous rencontrons pour la première fois la mention d'un « Fils d'Homme », venant d'après de Dieu, sur les nuées du ciel (ch. 7). On ne peut douter que Jésus se soit attribué cette prophétie. Mais quel sens l'apparition pouvait-elle avoir dans la pensée de l'Auteur du Livre, et de ses lecteurs ? M. Steinmann développe assez longuement la question (p. 33-35). Il y voit la proclamation de la transcendance du Messie, alors que les prophètes antérieurs n'avaient parlé que de ses traits terrestres: Roi, Prêtre, Fils de David, etc. Peut-être que c'est beaucoup donner à cette image. N'aurions-nous pas là, tout simplement, une personification d'Israël, soumis aux despotes depuis des siècles, dans les figures des bêtes, mais un Israël resté fidèle à Dieu. Cette fidélité lui assure un triomphe, symbolisé par cette venue d'en-haut du Fils de l'Homme. Ainsi nous restons dans le schéma des autres récits, où c'est toujours Israël qui met fin aux ères de perversions politiques et religieuses. M. Steinmann rejette cette hypothèse, pourtant de plus en plus commune parmi les catholiques. Quoi qu'il en soit de cette dispute, il faut admettre que ce passage de *Daniel* a marqué un pas en avant dans l'histoire du Messianisme de l'Ancien Testament. C'est la préparation quasi immédiate de la venue du Messie, d'après de Dieu, qui ne sera pas une collectivité personnifiée (Israël), mais une personne, le Fils de Dieu qui, étant aussi un véritable fils d'Israël, résumait en lui tout ce que cet Israël avait de religion authentique, la portant même à son comble. Jésus n'avait donc, en toute justesse, se dire ce « Fils d'Homme » daniélique. Aucun prophète n'avait pu imaginer une telle merveille: un Messie-Dieu. Il n'a pas moins fallu la venue actuelle de ce Fils de Dieu pour que l'homme puisse même y songer. L'Ancien Testament avait annoncé souvent un Messie à venir, mais il fallait attendre cette venue elle-même pour en connaître la nature et savoir de quelle personnalité il s'agissait.

Ces deux nouveaux livres sont donc un réel enrichissement de la collection « Connaître la Bible », qui était fort prometteuse, et qui ne nous déçoit pas encore. Si on parvient à nous commenter ainsi toute la Bible, l'exégèse française aura encore marqué un pas dans l'étude des Livres inspirés.

(1) Cf. *Lectures*, avril 1961, p. 233.

(2) STEINMANN (Jean)

JOSUF. Introduction et commentaires par un groupe de Chevilly sous la direction du R.P. Fourmond, c.s.sp. Texte français par Jean Steinmann. [Bruges] Desclée de Brouwer [1960]. 145p. ill. 20cm. (Coll. *Connaître la Bible*) \$2.25

(3) STEINMANN (Jean)

DANIEL. Texte français, introduction et commentaires par Jean Steinmann. [Bruges] Desclée de Brouwer [1960]. 157p. ill. 20.5cm. (Coll. *Connaître la Bible*) \$2.25

Pour tous, mais spécialisés

Le Calepin d'un flâneur de Félix Leclerc



Félix LECLERC

Malgré tout le mal qu'en disent depuis des siècles ceux qui n'en peuvent faire de passables, les pensées détachées et les vers alexandrins se portent encore assez bien, Dieu merci.

A preuve, les maximes que Félix Leclerc, parmi des thèmes de futures chansons et des phrases bien troussées à glisser en d'éventuelles correspondances, inscrit dans son *Calepin d'un flâneur*¹.

A preuve aussi, les multiples alexandrins qui ne boitent que d'une syllabe en plus ou en moins, sans compter les *parfaitement réguliers* qui s'inséreraient *tout-seuls* dans un *Misanthrope* du XXe siècle, si Molière revenait l'écrire.

Vous trouvez que je n'y vais pas du dos de la cuiller ? Alors, lisez-moi ceci à voix haute :

Il vient parler de paix en huilant sa cuirasse.
(P. 35)

Pour garder les moutons, un chien vaut mieux qu'un aigle. (P. 88)

L'artiste et le bandit ont une parenté. (P. 89)

Il faut des dompteurs d'ours et des semeurs de graines. (P. 144)

Au jugement dernier, nous serons tous jugés.
(P. 161)

L'obligé de quelqu'un devient tôt sont valet.
(P. 165)

Il vous reste 154 pages pour en découvrir d'autres aussi bien frappés.

A part de nous démontrer sa maîtrise des alexandrins — dont il nous donne la preuve que s'il ne les emploie pas davantage c'est de parti pris et non par incapacité — Félix Leclerc nous démontre aussi

qu'est bien surfaite sa réputation de facilité déplorable et de sentimentalité pleurnicharde.

Ne présente-t-il pas à ses compatriotes, dans ce *Calepin*, une cinquantaine au moins d'authentiques *hai-kai*, qu'il nous ferait croire sans peine « traduits du japonais »... ?

La jeune génération n'a peut-être pas appris qu'avant la révolution surréaliste, ceux qui devaient en être les artisans s'étaient épris, presque autant que de l'art nègre, des formes poétiques du Japon. Paul Eluard était de ceux-là, et cinquante autres dont les noms ne vivent plus que dans des mémoires plus ou moins fidèles. Par exemple, je tente en vain de me rappeler le nom de cette jeune Française qui écrivait :

*Je me tais, J'écoute
Un pas qui vient sur la route
Et mon cœur qui bat.*

C'est là à mon sens, ou du moins à ma connaissance, le plus parfait exemple d'esprit et de forme d'un *hai-kai* écrit par un non-Japonais. Il date de 1923 ou 1924 et parut — de tous les endroits ! — dans le *Courier des lectrices* d'une petite revue féminine dont j'oublie jusqu'au nom.

Si je ne craignais d'être pédant, je vous exposerais ici que le *hai-kai* forme la première partie d'une *tanka*, comme le quatrain forme la première partie d'un sonnet, mais qu'il peut vivre lui aussi de sa propre vie ; que la *tanka* comporte 31 syllabes, disposées en sept vers, ayant, respectivement, 5, 7, 5, 7, 7 syllabes, et que, comme le sonnet occidental, elle ne supporte pas la banalité.

A la lueur de l'éclaircissement, examinons quelques notations du *Calepin*:

Quand il tombe, l'arbre fait deux trous. Celui dans le ciel est le plus grand. (P. 142)

Les hirondelles dessinent des arbres dans l'air et se posent sur des branches imaginaires. (P. 169)

Gelée blanche ce matin. Le petit mouton regarde ses manchons et trouve que c'est bien pratique. (P. 164)

Quant aux *maximes*, « elles se ramassent à la pelle », dirait un autre chansonnier:

Il y a des talents périssables comme les fraises: il faut se hâter de les vendre. (P. 95)

Il n'y a rien dans l'homme fort, excepté la force. (P. 93)

Prends tes risques maintenant. La vieillesse n'a pas d'ambition. (P. 90)

Sorti de la boue, le ver de terre meurt. (P. 72)

Faire plaisir est égoïste: c'est se faire plaisir. (P. 70)

La poésie aime la jeunesse, mais elle s'attarde davantage chez les vieillards. (P. 30)

Le censeur est un homme qui se nourrit de la privations des autres. (P. 56)

Il n'y a pas qu'un vison de mort dans la fourrure que porte madame: il y a souvent le mari aussi. La souffrance n'oublie personne. Elle a ses adorateurs qui l'appellent sainte. Elle a ses ennemis chez qui elle s'attarde. (P. 121)

Naturellement, ainsi que Jules Lemaître et La Rochefoucauld l'ont déjà noté, il n'existe à peu près pas de maxime dont on ne puisse faire une autre par son antithèse; ainsi l'on pourrait peut-être dire avec plus de justesse: *La poésie s'attarde chez les jeunes, mais ne découvre ses vrais amants que chez les vieillards...*

En tout cas, la poésie du *Calepin*, pour moi, vaut infiniment mieux que celle de jadis, celle que Leclerc rencontrait pieds nus dans l'aube... Au fait, c'est peut-être la même, mais que l'âge l'a donc affinée !... Je ne pousse pas la comparaison...

Alfred DESROCHERS

(1) LECLERC (Félix)

LE CALEPIN D'UN FLANEUR. Montréal, Fides [1961]. 170p. 22cm. \$2.00

Pour tous

Œuvres poétiques

de

Paul MORIN

Alfred Des Rochers

Entre 19 et 22 ans, j'ai admiré *Le Paon d'Email* avec autant d'exclusivisme que certains adolescents, actuels ou attardés, en ont mis ou en mettent encore à priser les *Jeux et Regards dans l'Espace*. Aux uns et aux autres, je souhaite de retrouver, dans quarante ans d'ici, leur idole avec autant de ferveur que j'en ressens aujourd'hui à relire *Marbres et Feuillages*, *Ellas* ou *Silves françoises*, dans la somptueuse présentation que donnent les Editions Fides des *Œuvres poétiques* de Paul Morin (1).

Avec raison, à mon sens, Fides ne réunit à l'enseignement de son *Nénuphar* que les deux recueils du jeune Paul Morin, si l'on peut dire. Des poèmes rescapés qu'offrait en 1960 *Géronte et son Miroir*, il ne s'en trouve qu'un d'incorporé à la préface et je crois bien que Jean-Paul Plante estime comme moi que *Pays de l'Erable* est le meilleur inédit sauvé du naufrage...

Cela m'amène à philosopher un peu. Quelle est la durée d'un poète en tant que créateur? Je crois bien qu'elle est la même que celle d'un athlète, soit de cinq à dix ans. Quelques exceptions, en sport et en poésie, ne servent qu'à confirmer la règle quand la carrière se prolonge durant 20 ans ou plus. Un Victor Hugo ou un Bernarr Macfadden, à 80 ans, peuvent ébaudir les tout-jeunes gens par leurs exploits — mais ces exploits mêmes paraissent ridicules aux gens d'âge moyen qui n'en sont plus capables depuis longtemps.

C'est une terrible loi de la nature qu'un « chien vivant vaille mieux qu'un lion mort », comme le notait le pessimiste *Ecclésiaste*, 30 siècles passés. J'ajouterais volontiers... et même qu'un lion vieillissant...

C'est aussi une autre terrible loi de la nature que le bouleau gris et le peuplier-tremble succèdent aux

Les meilleurs auteurs canadiens ont publiés dans le Nénuphar

Quelques-uns de 24 titres parus

OEUVRES POÉTIQUES de Paul Morin

Morin est celui qui connaît le mieux la valeur musicale du verbe. Il est artiste jusqu'au bout des ongles.

Il a donné certains poèmes d'une rare facture parnassienne qui égalent les meilleures créations de Leconte de Lisle et de Heredia.

288p. \$3.00



OEUVRES POÉTIQUES de Robert Choquette

"Il y a dans ces deux volumes, quantité de poèmes dont s'enchantent le cœur et l'esprit. Et que de beaux vers bien frappés, d'une exquise musicalité, des vers de poésie pure dont se serait réjoui la fine oreille d'un abbé Bremond."

(Rita Leclerc, LECTURES)

TOME I. — A travers les vents — Metropolitan Museum — Poésies nouvelles — Vers inédits. 340p. \$3.50
TOME II. — Suite Marine. 282p. \$3.00



POÉSIES COMPLÈTES d'Emile Nelligan

"S'il eût vécu à la poésie, Nelligan aurait été notre plus grand et notre plus parfait poète: telle qu'elle est, son oeuvre est une des premières de notre histoire et ses plus belles pages restent encore inégalées.

(Guy Sylvestre, LE DROIT)

334p. \$3.00



POÉSIES COMPLÈTES de Saint-Denis-Garneau

"Un poète authentique pour qui la poésie n'était pas un jeu, un art de tuer le temps; mais sa vie même. Avec Nelligan, il est un des rares poètes de chez-nous dont on peu dire qu'il avait la vocation..."

"... La presque totalité des poèmes du premier recueil et un grand nombre des Solitudes demeurent ce que nous avons de plus accompli dans notre littérature."

(LE TEMPS, 5 janvier 1950)

226p. \$2.00



MÉMOIRES INTIMES de Louis Fréchette

C'est l'appel silencieux de la poésie qui traverse certaines pages de ces Mémoires et leur donne une valeur sans égale dans son oeuvre. (Michel Dassonville, préface).

\$2.50



En vente partout et chez



TRENTE ARPENTS de Ringuet

"... Le témoignage littéraire de Trente Arpents est de poids. Tel quel, il rejoint des oeuvres comme *La Barraca* de Blasco Ibanez et les *Paysans* de Ladislas Reymont, pour ne citer que des livres étrangers. C'est une des pièces les plus importantes du roman canadien-français". (Luc Lacourcière, préface).

306p. \$3.00

MARIE-DIDACE de Germaine Guèvremont

"Don de vie et de sympathie, fine analyse de personnages bien réels, bien campés, accent humain, parfois émouvant, du drame, connaissance profonde et dosage artistique des mots de la langue paysanne, saveur des répliques spontanées de paysans, simplicité admirable du style, autant de qualités qui mettent en opération le charme secret de Marie-Didace, enrichissent l'autonomie de nos lettres d'une oeuvre vivante et l'élèvent au plan de l'humanisme universel."

(Romain Légaré, CULTURE)

210p. \$2.50



TESTAMENT DE MON ENFANCE

de Robert de Roquebrune

L'historien et le romancier mènent d'un commun bonheur ce récit plein de verve, où l'archiviste et le généalogiste s'insinuent avec pertinence. De Roquebrune a donné à notre littérature un livre riche par les souvenirs qu'il rapporte sur une société raffinée, riche aussi par l'affabulation et la facture littéraire, où la sérénité du récit n'a d'égale que l'écriture fine et charmante. (Claude Galarneau, préface).

(Préf. de Claude Galarneau)

182p. \$2.50



L'ABATIS de Félix-Antoine Savard

"L'Abatis est un livre que l'on doit savourer à petites doses, comme du vin de qualité. Les divers morceaux qui le composent et qui sont l'oeuvre d'un artiste, d'un poète, d'un patriote, constituent l'hymne le plus enthousiaste et le plus émouvant que l'on n'ait jamais composé à la gloire de la terre française du Québec."

(Maurice Lebel)

160p. \$1.50



LA MINUIT de Félix-Antoine Savard

"M. l'abbé Félix-Antoine Savard était déjà connu en France d'une élite par ses deux ouvrages: *Menaud, maître-draveur* et *l'Abatis*. Son nouveau livre le consacra chez nous comme le maître de la prose poétique en pays canadien. Il est difficile de parler une plus belle langue, plus savoureuse, et qui ait plus de nombre dans sa sobriété, plus riche de parfums de terroir et plus classique à la fois."

(André Latreille, ETUDES)

180p. \$1.50



25 est, rue Saint-Jacques, Montréal

Je me suis attardé dans la compagnie des paons...
Si je m'écoutais, j'y resterais encore longtemps, car
ils sont ma jeunesse. Je ferme les yeux sur la page
pour entendre ma mémoire me réciter:

*Autant que l'a permis un art adolescent,
Mes vers, je vous ai fait sincères et sonores;...
Je veux tout ignorer du monde que j'ai fui...
Pourquoi chanter l'amour, le doute,*

{la douleur?}

*Le brûlant univers m'appelle et me caresse;
Vivre est pour moi le seul tourment*

{ensorceleur:}

Est-on coupable de jeunesse?...

(P. 114-115)

*
* * *

Le Paon d'Email parut en 1912. Dix ans plus tard, ce furent les *Poèmes de Cendre et d'Or*. Entre les cendres et les ors, il y a les jades et les soies. Mieux que ne le pourrait faire le plus présomptueux critique, le poète, dans un bref liminaire à chaque livre, en a défini la substance. « *Cendres*, où... s'en iront la chair et le cœur blessés oublier leurs larmes; ...*Jades*... vous êtes les masques sous lesquels riront mes poèmes fantasques; ...*Soie*, enveloppant et pur souvenir; ...*Ors*... Poèmes de gloire... villes que chantaient les flûtes d'ivoire de mes frères morts. »

Mélancolie, fantaisie, souvenir, exaltation, tels sont les mots qu'aurait sans doute employés un romantique de second ordre en tête de ces quatre livres. L'accueil fut un peu différent de celui qui saluait le premier florilège. Les détracteurs en furent moins bêtes et les coryphées moins exaltés. Une nouvelle génération, qui sortait de la plus grande guerre encore vue, montait aux postes de commande et les adolescents qui suivaient pressentaient qu'un monde nouveau prenait forme.

La rose au jardin smyrniote, Trois Harmonies, Les Dieux s'en vont pouvaient dépasser en splendeur tous les ocelles du *Paon*, ces poèmes n'accrochaient déjà plus les jeunes d'alors, dont plusieurs, en attendant la démobilisation, avaient entendu parler de Guillaume Apollinaire et de l'univers dans lequel il gravitait... Par contre, les survivants du XIXe siècle (lequel ne finit réellement qu'en 1914) se sentirent déroutés par les vers-libres, dont la seule apparence les faisait rire au souvenir de chroniques de Pierre l'Ermite...

Pour les premiers, c'était déjà la pompe-à-feu que des vers comme:

*La somptueuse nef d'or, de chêne et d'émail,
Messagère de deuil ou porteuse de joie,
Dont l'aurique laissait trainer son gland de soie
Parmi l'algue de pourpre et la fleur de corail,*

*O pêcheur étonné qui bales ton trémouil,
Tu ne la verras plus sur la mer qui flamboie,
Passer comme un superbe et lourd oiseau*
{de proie,
*Avec un guerrier blond, rêveur au gouvernail;
De monstrueux vaisseaux, empanachés de*
{flamme,
*Sans voile frémissante et sans rythmique rame,
Au tumulte marin mêlent leur cri cinglant,
Et, sous la moire verte où glissent les carènes,
Creusant dans l'eau mouvante un sillage*
{sanglant,
Des hélices d'acier mutilent les sirènes.

(P. 287)

(Les parenthèses, comme la misère, n'étant pas pour les chiens mais pour le monde, je me permets d'en ouvrir une: dans tous les poèmes, ou à peu près, de facture classique, on retrouve le moule racinien de

La fille de Minos et de Pasiphaé,

rythme qu'affectionnait aussi Henri de Régnier...)

Pour les autres, *Réveil* et la *Revanche du Paon* sonnèrent comme des blasphèmes: les gambades ne sont pas permises aux gens arrivés. Hugo l'avait appris à ses dépens avec les *Chansons des rues et des bois*...

La Société Royale du Canada, en 1923, accueillit Morin en son sein... d'où elle devait le chasser, quelques années plus tard, en compagnie du journaliste Georges Pelletier... pour « non conformité au règlement ». Je n'ai aucun moyen de vérifier, mais je crois bien que Paul Morin fut le plus jeune poète à accéder à cet aréopage: il avait à peine 34 ans.

*
* * *

Avec ce volume, la collection du *Nénuphar* atteint son 24e titre. Les poètes y ont été bien traités. Je n'ai qu'un désir à formuler: les éditeurs devraient, sur l'un des replis de la couverture, donner la liste des œuvres que comprend cette collection. Ce serait pour plusieurs une utile leçon d'histoire de la littérature canadienne-française.

(1) MORIN (Paul)

ŒUVRES POÉTIQUES. Le *Paon d'Email*. Poèmes de Cendre et d'Or. Texte établi et présenté par Jean-Paul Plante. Montréal, Fides [1961]. 305p. photo. 21.5cm. (Coll. du *Nénuphar*) \$3.00

Pour adultes

(2) Le Dr Guillaume Lahaise, aujourd'hui « poète à sa retraite » à Saint-Hilaire de Rouville, auteur des *Phases*, et de *Mignonne, allons voir...*

(3) René Chopin, poète canadien, auteur du *Cœur en Exil* (1912) et de *Dominantes* (1933). — Décédé en 1953.

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Littérature

KLINCK (Georges A.)

LOUIS FRÉCHETTE PROSATEUR. Une réestimation de son œuvre. [Lévis, Le Quotidien] 1955. 236p. ill. (h.-t.) 24cm. \$2.00

Pour tous, mais spécialisé

Les deux spécialistes les plus compétents que je connaisse en lettres canadienne-françaises ne sont pas de notre ethnie. L'un, exégète de Nelligan¹, naquit en Pologne, et l'autre, scoliaste de Fréchette, bien que né en Ontario, me semble d'origine germanique, c'est-à-dire qu'il peut être Allemand, Autrichien, Alsacien ou même Flamand d'ascendance.

C'est à ce dernier, M. George A. Klinck, docteur ès lettres de l'université Laval, que je veux adresser de nouvelles félicitations, les ajoutant à celles que je lui ai déjà faites à propos de son édition des *Mémoires intimes*, de Louis Fréchette.

Notre même poète national avait inspiré à M. Klinck la thèse qui lui valut son doctorat. La publication de la dite thèse remonte à 1955. Je ne me souviens pourtant pas d'en avoir vu mention dans les pages littéraires de nos journaux. Il est vrai que je ne prétends pas les avoir toutes lues.

Quoi qu'il en soit, il s'agit bien ici d'une « réestimation de [l']œu-

vre de Louis Fréchette, prosateur », et elle est faite de main de maître. Après avoir lu, en second lieu, cette première œuvre de lui, M. Klinck m'apparaît bien comme le spécialiste par excellence de notre premier Lauréat.

Il a peut-être des égaux inconnus, parce que trop modestes, dans quelque séminaire de la Province — et je songe ici à un abbé Tremblay de Chicoutimi, dont j'oublie le prénom — mais il serait difficile, à mon sens, de s'être assimilé davantage la substance de Fréchette prosateur.

Je n'aurais pas à me montrer plus généreux qu'il ne faut pour ajouter : *Et même Fréchette poète*, car notre docteur n'hésite jamais à faire des rapprochements entre les deux genres ni même, pour étayer ses dires, à présenter des citations assez considérables des poèmes de notre barde national — comme la mode voulait qu'on dit de son vivant.

A moins de posséder — ce qui n'est à la portée aujourd'hui que de spécialistes comme M. Klinck — les œuvres complètes de Louis Fréchette, je ne connais pas de moyen pour l'honnête homme canadien de mieux aborder ces œuvres que par les voies royales que sont les deux livres de cet universitaire.

Une personne d'un autre tempérament ou d'une autre formation aurait pu faire différent, elle n'aurait pas fait mieux. Par les allusions et même les renvois qu'il y fait, les quelque deux cents pièces

qu'il énumère en sa bibliographie lui semblent familières. Un peu plus, et j'emprunterais à un personnage de Fréchette une phrase que « je virerais toute pour toute et je m'écrierais : T'as voulu te faire instruire ben travaille. »

Et de le voir ainsi travailler, ça nous ferait peut-être sortir de notre troupeau, à nous, les Canayens !

Alfred DesROCHERS

1. Paul WYCZYNSKI, *Emile Nelligan*, sources et originalité de son œuvre. Editions de l'université d'Ottawa, 1960.

« Pour dégager la signification réelle d'un livre, soyez sensible aux harmonies qu'il fait retentir en vous. Il doit enrichir votre vie intérieure, sinon il s'avère inutile. Et s'il permet une évasion ce doit être afin de vous faire sortir d'un monde factice où vous étiez plongé de manière à ce qu'aboutir au rivage où il vous conduit soit découvrir votre vrai moi. Tout écrit profond constitue une invitation au voyage mais aussi une sollicitation à rentrer en soi-même. »

Pierre DOURNES

Littérature étrangère

Religion

VINCENT (Mgr Albert)

LEXIQUE BIBLIQUE.
[Tournai] Casterman, 1961.
472p. 22cm. Relié. \$11.55

Pour tous

Ce lexique veut répondre à la définition que Littré a donnée à ce mot: « Un petit dictionnaire dont l'usage est facile et fréquent. » En fait, il ne s'agit pas d'un ouvrage destiné aux spécialistes de l'Écriture Sainte, mais plutôt d'un ouvrage de référence pour les profanes. La Préface est là-dessus très explicite: « Son but est avant tout de fournir à ceux qui ne sont pas des spécialistes le renseignement dont ils ont besoin dans la lecture de leur bréviaire, dans la méditation du matin, dans les conversations avec les fidèles ou leurs prédications, le détail précis que sollicite en vain leur mémoire. En quelle année N.-S. est-il mort? De quand datent les Évangiles? Que sont les Apocryphes? Où retrouver tel passage qui chante en leur mémoire et quelle est sa référence exacte? Qu'y a-t-il de vrai dans l'histoire fabuleuse des vieux patriarches, Abraham, Isaac et Jacob? Lexique dont l'usage est facile et fréquent! Je le vois sur le coin du bureau, dans la bibliothèque tournante, à portée de la main. Il est destiné aux curés, aux prêtres du ministère, aux séminaristes qui n'ont pas encore achevé leurs études, voire même aux laïcs qui ont gardé quelque curiosité religieuse et qui ont souci d'alimenter leur foi. »

Un rapide coup d'œil sur le solide volume relié que nous avons entre les mains nous convainc aussitôt que l'auteur a réussi son propos. Nous l'en félicitons et nous conseillons ce *Lexique* à tous ceux qui s'intéressent à la Bible.

A.C.

Littérature

PONTHIER (François)

LA LIGNE DE FOI. Roman. [Paris] Robert Laffont [1961]. 229p. 20.5cm. (Réimprimé au Canada par Le Cercle du Livre de France)

Pour adultes

L'auteur de ce fameux roman nous décrit la vie d'un marin, Mac Leod, devenu capitaine puis nommé commandant d'un majestueux transatlantique dont la structure fondamentale n'était pas assez résistante pour les dimensions du navire. Mac Leod (qui faisait corps avec son vaisseau et l'aimait comme, disait-on, il eût peut-être aimé sa fiancée), s'en était ouvert à sa compagnie qui, mécontente, le repoussa au rang de second et nomma commandant son rival, Herrera. Celui-ci avait intrigué pour le poste se targuant de battre de vitesse les Américains.

Malgré la fureur de la mer et la fatigue du vaisseau, Herrera — en agréable compagnie, dans son bureau — refuse tout avertissement sage de ralentir, exposant ainsi à la mort l'équipage et ses deux milliers de passagers.

Mac Leod, après avoir discuté avec Herrera et avoir été provoqué, abat ce commandant indigne et l'enferme dans sa cabine pour éviter une panique. Il peut alors, de justesse et au prix de mille souffrances, sauver l'équipage et la plupart des passagers. Mais le navire, coupé en deux, est une perte totale.

Le crime de Mac Leod, s'il est certes blâmable, peut cependant s'expliquer par les circonstances qui l'ont entouré. Quant à sa liaison, elle n'est pas jugée.

Anna L.-BERTRAND

HENRIOT (Emile)

COURRIER LITTÉRAIRE: XVIIIe siècle. Nouvelle édition augmentée. Paris, Albin Michel [1961]. 398p. 20cm. \$4.80

Pour tous, mais spécialisé

Emile Henriot, quelque temps avant de mourir, nous a laissé le premier des deux tomes d'une série d'études littéraires sur le dix-huitième siècle français. Plus exactement, c'est une édition nouvelle et augmentée de moitié de celle qui avait paru en 1945 sous la même rubrique. Ceux qui aiment vraiment les lettres, notamment celles du XVIIIe siècle — ces connaisseurs qui sont partant des amateurs d'idées — verront à la lecture du présent bouquin combien le mot de Paul Hazard conserve toute son actualité: « Héritiers surchargés, l'antiquité, le moyen âge, la renaissance, pèsent sur nous; mais c'est bien du dix-huitième siècle que nous sommes les descendants directs. » (1) Emile Henriot nous le rappelle. Ne pourrions-nous pas discerner déjà dans le *Candide* de Voltaire « le premier chapitre de la littérature du désespoir »? Ce même Voltaire, que la critique a jugé « bon second dans tous les genres » ou comme « un chaos d'idées claires », les abbés Prévost et de Saint-Pierre, Montesquieu, Diderot (pour n'énumérer que les auteurs étudiés dans cet ouvrage d'E. Henriot), n'ont-ils pas été les artisans de la crise de la conscience européenne dont nous subissons de nos jours les à-coups?

L'on remarquera, d'un chapitre à l'autre de ce *Courrier littéraire*, plusieurs redites, certains pastiches à la manière de Sainte-Beuve (« Aimer Voltaire, ce n'est pas renoncer... Aimer Voltaire, ce n'est pas... Aimer Voltaire, c'est... » cf. p. 141), et aussi une certaine complaisance à révéler les à-côtés croustillieux de quelques individus. Tout cela nous est livré dans une

langue impeccable, elle-même au service d'une vaste culture. Professeurs et étudiants sérieux trouveront dans ce recueil, comme dans les autres ouvrages du même critique (je pense ici à son fameux *XVIIe Siècle* publié en 1959), sur les auteurs et les différents sujets du siècle des lumières le tout dernier état de la question. Henriot, comme l'écrivait P.-H. Simon, aura été « un lecteur curieux des âmes et des tempéraments suivant la ligne de Sainte-Beuve », il aura eu le don exceptionnel de vulgariser bel et bien son immense savoir et son propre enthousiasme littéraire.

Roland-M. CHARLAND, c.s.c.

(1) *La pensée européenne au XVIIIe siècle*, en 1938.

Biographie

BENEDICTINES DE STANBROOK

AU PIED DE LA GRILLE.
Bernard Shaw et l'Abbesse Laurentia. Paris, Editions Spes [1961]. 249p. 20.5cm. \$3.00

Pour tous

Certains psychologues et psychanalistes — heureusement ils ne sont pas nombreux ! — lancent parfois des brocards sur les vœux religieux qui, selon eux, seraient un obstacle à l'équilibre et à l'épanouissement de la personnalité. Il y a dans de telles affirmations un manque de loyauté et d'honnêteté intellectuelle. Nous sommes en droit de leur demander d'avoir, pour le moins, une pensée plus nuancée et plus modérée. Ces gens, s'ils lisent le présent ouvrage, seront peut-être amenés à corriger leurs dires.

Quelle riche personnalité que cette moniale bénédictine anglaise ! Dame Laurentia, abbesse de Stanbrook, fut une femme équilibrée dans toute l'acception du terme. Grande spirituelle, possédant une riche culture musicale et lit-

téraire, si elle était une religieuse cloîtrée, son esprit ne l'était pas, selon le mot de Bernard Shaw. On sera surpris de voir le nom de l'écrivain irlandais signalé ici. Il fut un ami de Dame Laurentia et entretenait avec elle une correspondance qui dura vingt-cinq ans. C'est un Bernard Shaw nouveau que l'on découvre ici : il signait ses lettres du nom de Frère Bernard, et « se montrait très ouvert au sens profond de la vie contemplative et à la liberté que symbolisait paradoxalement la double grille de fer ». Mais Bernard Shaw restait Bernard Shaw : écrivain féroce, mordant et sarcastique. Dame Laurentia est traitée par lui de « femme têtue... la plus déraisonnable qu'il ait jamais rencontrée ». La moniale acceptait en souriant les incartades de cet enfant terrible. Il y eut des ombres au tableau, car la religieuse ne se gênait pas pour rabrouer le grand écrivain, parfois assez durement. Bernard Shaw ayant fait des allusions blessantes sur le culte rendu à la Sainte Vierge, se fit sermonner sévèrement par la moniale. Mais cette dernière, avec une belle charité, terminait sa lettre en disant : « Vous savez que vous êtes dans mes prières quotidiennes et je suis certaine que vous avez conscience qu'elles ont pour but que vous vous trouviez compris dans l'union de toutes les âmes vivantes au sein du Royaume catholique de Dieu et de son Eglise. » Si Bernard Shaw n'était pas catholique, il croyait quand même fermement à l'efficacité de la prière, thème qui revient fréquemment dans ses lettres. Ayant reçu des cadeaux pour son quatre-vingt-treizième anniversaire de naissance, il écrivit à l'abbesse qu'il préférerait « des prières qui ne s'achètent pas ».

Grâce aux nombreux extraits de la correspondance de l'abbesse de Stanbrook, son âme religieuse nous apparaît dans toute sa beauté. Sa spiritualité était dans la pure tradition bénédictine : tradition de bon sens et de parfait équilibre. Elle trouvait que « les gens compliquent beaucoup trop la vie spirituelle. Il ne devrait y avoir là aucun problème. Vous n'avez qu'à penser à une seule chose toute la journée

— tout simplement à vous donner à Dieu... Simplement enfoncez-vous en Dieu. » La sainteté était pour elle, ce que Paul Valéry disait du génie : « une longue patience ».

Une simple remarque en terminant : la traduction est malheureusement défectueuse en beaucoup d'endroits. Traducteurs, faites bien votre métier !

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

GUITTON (Jean)

UNE MERE DANS SA VALLEE. [Paris] Aubier [1961]. 237p. ill. (h.-t.) 19 cm. \$3.85

Pour tous

Cet ouvrage, malgré son apparence purement biographique, s'apparente à ces « livres de raison » dont Champetier de Ribbes regrettait si amèrement la disparition.

Le décor est austère : nous sommes dans la région de la Creuse peinte par George Sand dans *Jeanne* (p. 14), entre le Limousin, l'Auvergne et le Berry (p. 16), à la ligne de partage de la langue d'oïl et de la langue d'oc (p. 232), la ligne de fracture des montagnes d'Europe, les unes allant à l'ouest vers le Limousin et l'Armorique, les autres à l'est vers les Vosges, au centre de la France (p. 232-233). Plus précisément, nous sommes dans *La Vallée*, au domaine de Fournoux (ch. 1 et 12).

Dans ce ravin, autour de sa mère Gabrielle ou Gazelle Bertrand, Jean Guilton, le dernier-né de l'Académie française, fait évoluer ses grand-parents, son père, son frère Henri, les gens de son village et des deux hameaux qui, de l'autre côté de la Tarde, font face à son village et au domaine paternel.

Ce lui est une occasion de nous livrer toutes sortes de réflexions, plus chrétiennes les unes que les autres. Les faits s'estompent devant les observations psychologiques. Le visage même de

la mère, une croyante peu encline aux « dévotionnettes », une âme renfrognée et toutefois tout occupée de charités, disparaît presque derrière la peinture de son entourage. Toutefois, on nous révèle les éléments de sa culture (ch. 6 et 9), ses nobles amitiés et l'intensité de sa croyance (ch. 10).

De tous ces chapitres, les plus attrayants sont sans hésitation les chapitres 4 et 5 sur l'éducation. On y apprend entre autres comment s'est résolu pour l'auteur le problème que pose, à tous les parents catholiques de France, le choix à faire, pour leurs enfants, entre les lycées d'Etat et les établissements libres.

On goûtera ce livre qui portait deux belles âmes: celle d'une mère, soucieuse de maintenir la paix avec un époux incroyant et tout adonnée à la formation chrétienne et intellectuelle de ses enfants; celle d'un fils, au cœur animé des sentiments les plus nobles et à l'esprit saturé des textes sacrés les plus expressifs (v.g. p. 224).

Emile CHARTIER, p.d.

MAGLOIRE (George), et
CUYPERS (Hubert)

*PRESENCE DE PIERRE
TEILHARD DE CHARDIN.*
L'homme — La pensée. Paris,
Editions universitaires [1961].
209p. ill. (h.-t.) 19cm.

Pour tous mais spécialisé

Cette esquisse biographique a des garanties d'authenticité: elle provient d'un ami intime de Teilhard de Chardin qui a su recueillir de nombreuses confidences. De plus l'insertion constante de textes bien choisis nous rend la figure du savant très vivante. L'étude de la personnalité est cependant quelque peu escamotée. On aurait souhaité connaître quelques traits mettant en lumière le rayonnement sacerdotal du Père Teilhard. On insiste à bon droit sur sa foi en l'homme et en l'univers. Suit une brève ana-

lyse de chacune des œuvres du célèbre paléontologue.

La principale partie du volume est la présentation de la pensée de Teilhard de Chardin. On y trouve une excellente synthèse de toute son œuvre. L'auteur se tient à l'écart de toutes les discussions théologiques, philosophiques et scientifiques qui ont entouré cette œuvre. Il veut plutôt nous présenter la pensée de Teilhard de Chardin comme un phénomène scientifique sans omettre cependant les incidences théologiques et sociales qu'elle comporte.

Cette présentation d'une pensée aussi profonde n'est pas, à proprement parler, une œuvre de vulgarisation. Elle s'adresse au profane averti qui a déjà de bonnes connaissances scientifiques et théologiques.

Dans le chapitre sur les perspectives christologiques, l'auteur explique bien toute la portée de l'œuvre de Teilhard: christifier l'évolution, « ce qui suppose le travail scientifique pour établir la convergence de l'Univers et le travail religieux pour dégager la nature universelle du Christ de l'Histoire ». On comprend alors la véritable vocation de ce savant-penseur et on est plus ouvert pour recevoir son véritable message: la sacralisation du monde.

Ce petit volume de 200 pages nous ouvre de très larges horizons sur l'histoire de l'univers et nous donne le goût de pénétrer dans le texte même de l'œuvre du Père de Chardin. En fermant le livre, on pense avec G. Crespy que cette œuvre pourrait bien être « un moment essentiel de la foi chrétienne ».

Maurice PAYETTE

ORCIBAL (Jean)

SAINT-CYRAN ET LE JANSENISME. Paris, Editions du Seuil, 1961. (Diffusion Fomac) 189p. 18cm. (Coll. des *Maîtres spirituels*)

Appelle des réserves

L'hérésie janséniste a été condamnée, mais Port-Royal reste toujours actuel. Pourquoi la postérité se tourne-t-elle encore vers les Messieurs de Port-Royal? Jean Orcibal nous donne une réponse à cette question: « Si leurs visages nous émeuvent si fort, c'est qu'ils appartiennent encore à la terre, qu'ils connaissent nos tentations et succombent à quelques-unes, conservant au milieu des vertus héroïques un cœur plein d'amour-propre et de susceptibilité. » Mais comme leur maître spirituel, Saint-Cyran, — Richelieu le jugeait « plus dangereux que six armées » — il y avait en eux un orgueil intellectuel qui les rendait dangereux, eux aussi, pour l'Eglise et pour l'Etat.

Jean Orcibal, auteur d'une étude magistrale et très fouillée sur Saint-Cyran, nous en donne maintenant un raccourci. Les pages sur son influence sont les meilleures de l'ouvrage. Nous aurions aimé qu'il nous donnât plus de détails. Certains aspects de la vie du directeur spirituel de Port-Royal mériteraient d'être mis davantage en lumière.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

N.B. — Présenté ici comme un authentique maître spirituel, Saint-Cyran dont la doctrine fut dangereuse de son temps, n'est cependant pas un guide sûr. Aussi cet ouvrage ne convient-il qu'aux lecteurs suffisamment cultivés pour faire les discriminations nécessaires. (N.D. L.R.)

« La lecture bien faite est une sorte de dialogue entre l'auteur qui propose et le lecteur qui approuve ou objecte, ou compare. Que cette activité cesse, que le lecteur somnole, l'auteur parle seul, il impose sa pensée, ou bien suscite, sans contrepois, émotions et sentiments. On perd ainsi l'habitude de penser pour acquiescer ce besoin tyrannique d'une autre pensée entée sur la sienne. »

H. Abrand

Littérature de jeunesse

THERIAULT (Yves)

ALERTE AU CAMP 29. Couverture et illustrations de Georges Lauda. Montréal, Beauchemin, 1959. 62p. ill. 22.5cm. \$0.80

THERIAULT (Yves)

LA REVANCHE DU NASCOPIE. Couverture et illustrations de Georges Lauda. Montréal, Beauchemin, 1959. 60p. ill. 22.5cm. \$0.80

Pour jeunes

Les belles vacances que passeront Lise et Yvon Boivin sur les bords du Lac Mistassini ! Et les deux adolescents seconderont magnifiquement leur père dans la mission qu'il s'est assignée: établir un service de transport aérien dans les régions désertiques du Nord de notre pays. Le premier été de la Compagnie du Transport aérien Mistassini est particulièrement mouvementé à cause de la sécheresse, multipliant les feux de forêt. Yvon se montrera héroïque en allant au secours de quelques hommes cernés par les flammes... alors qu'il sait à peine piloter.

Au cours de ce même été fertile (si l'on peut dire) en feux de forêt, les Boivin apprennent l'existence d'une Rivière d'or située quelque part dans le Grand Nord. Lise et Yvon rêvent de découvrir cette rivière qui permettra à leur père d'organiser son service sur une plus grande échelle. Mais selon la légende, la découverte de la Rivière d'or porte malheur, gardée qu'elle est par le fantôme du Nascopie...

Ces aventures d'un intérêt certain auraient gagné à être mieux rédigées; non pas que nous en ayons contre leur grammaire — exception faite des quelques fautes

typographiques oubliées par les correcteurs — mais nous serions portés à croire que l'auteur n'a pas donné dans ces récits la pleine mesure de son talent. Les jeunes lecteurs ont droit tout autant que leurs aînés d'être abreuvés à la meilleure source de l'inspiration thériaultienne.

Si la forme nous déplaît, le fond de ces histoires reste agréable à cause de l'habileté de l'auteur à nous rendre ses héros sympathiques. Les jeunes rêveront d'accomplir un jour, avec autant de courage, leurs beaux et dangereux exploits.

Denise HOULE

VAUBANT

L'ALPHABET BECASSINE. Illustrations de Jean Trubert. Paris, Gautier-Languereau [1961]. 29p. ill. 30cm. (Coll. *Les Albums de Bécassine*) \$2.15

Pour enfants

La littérature enfantine a créé nombre de personnages d'une popularité universelle. Au début du siècle, les jeunes devaient les albums de Bécassine comme aujourd'hui les aventures de Tintin.

Les Editeurs ont tenté d'immortaliser ce personnage légendaire. Bécassine est parvenue jusqu'à nous. Tout récemment, Gautier-Languereau présentait *L'Alphabet-Bécassine*. L'album vaut surtout par ses illustrations pleine page en quadrichromie. Chacune des lettres de l'alphabet — de A à Z — sert de thème, pourrait-on dire, au commentaire du dessin. Ainsi, à la première page, on relève dans la légende 25 mots commençant par la lettre A, la page suivante contient à peu près autant de mots débutant avec la lettre B. Ainsi de suite jusqu'à Z, en dernière page de l'album.

Le récit, très simple, commente un voyage tout à fait imprévu de Bécassine autour de la planète. Les incidents les plus fortuits se multiplient et tous les moyens de locomotion sont mis à contribution. Les jeunes s'amuseront beaucoup de la naïveté de Bécassine et de ses expériences cocasses pour se tirer des plus mauvais pas.

C. S.-G.

VERITE (Marcelle)

LA RUE DE LA PIE-QUICHANTE. Illustrations de Paul Durand. Paris, Editions Gautier-Languereau, 1961. 123p. ill. (h.-t.) 18cm. (Coll. *Nouvelle Bibliothèque de Suzette*, no 4) Relié. \$1.15

Pour jeunes

Récit assez invraisemblable. Un garçon de 15 ans, seul au monde, recueille un bébé dont la mère vient de rendre l'âme sous l'arche d'un pont. Le garçon rentre à Paris avec une boîte sous le bras: dans la boîte, le bébé repose sur un matelas de sciure de bois. Il faut maintenant se débrouiller. Les voisins ont soin du bébé quand le « papa » est au travail. Chacun y va de ses suggestions pour la layette, la nourriture et les jouets...

Puis « Nina » fait ses premiers pas, dit ses premiers mots. La fillette est adorable... mais un sujet d'embêtement quand même pour un jeune homme appelé à fonder un foyer. Mais il arriva que Nina, qui eût dû diviser, fut le trait d'union entre deux cœurs de vingt ans... et les voisins du quartier.

Récit agréable, plein d'imprévus pour jeunes de 10 à 14 ans.

C. S.-G.



ACCUSÉS DE RÉCEPTION



Religion

COLLINET-GUERIN (Marthe)
Histoire du Nimbe des origines aux temps modernes. Préfaces du Dr G. Contenau et du Professeur G. Le Bras. Paris, Nouvelles Editions latines [1961]. 731p. 22.5cm.

DECHEVIS (Louis-François)
Saint François de Sales. Mémorial sur les règles de la foi et sur l'observance de ces règles dans l'Eglise. 2e et 3e parties des Méditations. Namur, Les Editions du Soleil Levant [1961]. 303p. 17.5cm. (Coll. *Les Ecrits des Saints*) \$3.20

DICKSON (Marie-Pascal)
Saint Anselme. Textes choisis, traduits et présentés par la R.M. Marie-Pascale Dickson. Namur, Les Editions du Soleil Levant [1961]. 189p. 17.5 cm. (Coll. *Les Ecrits des Saints*)

EVERS (Henri), s.s.s.
Bienheureux Pierre-Julien Eymard. Doctrine - ascétique - pastorale. Namur, Les Editions du Soleil Levant [1961]. 190p. 17.5cm. (Coll. *Les Ecrits des Saints*)

GUENNOU (Jean)
Bienheureux Théophane Vénard. Namur, Les Editions du Soleil Levant [1961]. 190p. 17.5cm. (Coll. *Les Ecrits des Saints*) \$2.00

JALBERT (Guy), o.m.i.
Nécessité et contingence chez saint Thomas d'Aquin et chez ses prédécesseurs. [Ottawa] Editions de l'Université d'Ottawa, 1961. 256p. 24.5cm. \$6.50

JOBIT (Mgr Pierre)
Bienheureux Jean d'Avila. Sermons sur le Saint-Esprit choisis et introduits par Mgr Jobit. Traduits par Marie-Madeleine Varneau-Lelaidier. Namur, Les Editions du Soleil Levant [1961] 181p. 17.5cm. (Coll. *Les Ecrits des Saints*) \$1.80

**LEONOR-ALBAN (Fr.), f.s.c. et
LOZANO (Jean-M.), c.m.f.**
Saint Antoine-Marie Claret. Autobiographie. Textes traduits par le R. Fr. Léonor-Alban, f.s.c., choisis et annotés par le R.P. Jean-M. Lozano, c.m.f. Namur, Les Editions du Soleil Levant [1961]. 181p. 17.5cm. (Coll. *Les Ecrits des Saints*)

Sciences sociales

CHOMBART DE LAUWE (Jean)
Les paysans soviétiques. [Paris] Editions du Seuil [1961]. 427p. 20.5cm. (Coll. *Esprit « Frontière ouverte »*)

PAGE (Jean-Charles)
Les fous criés au secours. Postface du Dr Camille Laurin, psychiatre. Montréal, Les Editions du Jour [1961]. 156p. 20.5cm. \$1.00

PREVOST (Arthur)
Toute la vérité sur la fille-mère et son enfant. Mémoire pour un historique sur cet aspect bien particulier du travail social au Québec. Montréal, Editions Princeps [1961]. 158p. 20cm. \$1.00.

Beaux-Arts

BUSSER (Henri)
Charles Gounod. Préface de Darius Milhaud. Lyon, Editions et imprimerie du sud-est [1961]. 104p. photo. 18.5cm. (Coll. *Nos amis les musiciens*) Relié.

FAVRE (Norette)
L'abc du Hatha-Yoga. Pour enfants de 6 à 12 ans. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [s.d.]. 79p. ill. 19cm.

GAGNON (Alphonse)
En pleine forme. I: En canoë sur la haute mer. II: Méthode inédite d'entraîner votre organisme. Montréal, Les Editions du jour [1961]. 158p. 20.5cm. \$1.00

RAYMAEKERS (Paul Georges)
A.B.C. du cinéma. Lexique. Préface de Jean Mitry. [Tournai] Editions Universitaires [s.d.]. 223p. ill. (h.-t.) 18cm.

Littérature

AVRE (Barna M.)
L'Otage de Paul Claudel. Essai de Psychologie Littéraire. Préface de Henri Guillemin. Avant-Propos de Paul Bonnet. Québec, Le Soleil, 1961. 122p. 21cm. \$2.50.

BAUNE (André)
Six destins. Paris, La Colombe [1961]. 118p. 19cm.

COSTAIN (Thomas B.)
Les cavaliers maudits. Roman. Traduit de l'américain par Suzanne Mayoux. [Paris] Plon [1961]. 442p. 22cm. Relié.

DAVET (Michel)
Mademoiselle Iris. Roman. [Paris] Plon [1961]. 184p. 20.5cm (Réimprimé au Canada par le Cercle du Livre de France)

PAYSAN (Catherine)
Nous autres les Sanchsz. Roman. [Paris] Denoël [1961]. 159p. 20.5cm. (Réimprimé au Canada par Le Cercle du Livre de France)

Histoire

ROUX (Jean-Paul)
Les explorateurs au moyen âge. [Paris] Editions du Seuil [1961]. 191p. ill. 17.5cm. (Coll. *Le Temps qui court*, no 25) \$1.45

VIEYRA (Maurice)
Les Assyriens. [Paris] Editions du Seuil [1961]. 187p. ill. 17.5cm (Coll. *Le temps qui court*, no 24) \$1.45

Biographie

CRISTIANI (Mgr)
Marie-Pauline Jaricot. Fioretti par Jean Servel, o.m.i. Illustrations de René Perrin. [S.l.n.e., 1961]. 158p. ill. 18cm. (Coll. *L'Esprit et l'Eglise*, no 1)

GOUVERNAIRE (Jean)
Raoul Dorange, prêtre de l'église de Rennes. 1905-1940. Paris, Lethielleux [1961]. 185p. 19cm. (Coll. *Apôtres d'aujourd'hui*, no XVI) \$3.55



Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- ABER (P.), *Les jeunes Fauves* TB**
 Roman. Un jeune garçon essaie de s'introduire dans une bande de délinquants juvéniles pour essayer de les transformer. La tentative s'achève par un échec qui n'est qu'apparent. Récit vivant et bien mené. Le drame personnel et collectif des « jeunes fauves » est bien évoqué. A recommander.
- AUBREE (G.), *Cet homme nommé Judas* B?**
 Biographie romancée de Judas. A partir des quelques faits présentés par l'histoire, l'auteur brode un personnage de Judas qui est bien peu dans la ligne de l'Evangile. A réserver aux lecteurs très formés au point de vue religieux.
- AYMONIER (A.), *Les mauvais Joueurs* D**
 Roman qui se déroule dans les milieux de théâtre. Les liaisons fugitives, le jeu, l'alcool, la pornographie forment la trame de cette œuvre immorale.
- BAUDY (N.), *Les Créneaux de Weimar* B**
 Roman qui narre les aventures d'un agent secret qui doit, en un temps record, s'acquitter d'une dure, périlleuse et délicate mission. Etude fouillée sur la psychologie de l'agent secret, ses angoisses, ses hantises et ses scrupules. Belle évocation de l'Allemagne au moment où Hitler s'empare du pouvoir. Pour adultes cultivés.
- BENOIT (P.), *Les Amours mortes* B**
 Roman dont le thème est la femme mystérieuse et fatale, thème cher à Pierre Benoit. Histoire conventionnelle où l'on ne trouve aucune préoccupation morale. Pour adultes.
- CHATEAU (R.), *La Bible et notre temps* B?**
 Ouvrage religieux contenant quatre études: la Bible et l'histoire des civilisations, la Bible et la littérature française contemporaine, la Bible et notre vie intérieure, et la Bible et les problèmes de l'unité chrétienne. Ouvrage profond et intéressant, mais, écrit par un pasteur protestant, il contient des affirmations inacceptables pour les catholiques. A réserver aux lecteurs bien formés au point de vue religieux.
- CHATEAUNEU (R.), *Les Harpes de fer* B**
 Roman sans intrigue qui fait participer à la vie quotidienne d'un ouvrier d'usine. Les longues dissertations sur la vie de l'usine et la condition ouvrière forment comme une sorte de poème à la gloire de la métallurgie. Quelques revendications sociales acerbes. Pour adultes de bon jugement.
- COCCIOLI (C.), *Ambroise* B**
 Roman dont le héros est un jeune garçon de douze ans, orphelin de père, et vivant avec une mère qui l'aime peu et ne le comprend guère. Pendant que sa mère vaque à ses affaires ou à ses mondanités, l'enfant reporte sa tendresse sur sa grand-mère maternelle, vieille dame pleine de fantaisie, d'humour et de poésie. Livre poétique et attachant. Les mystères de la mort, de l'invisible et de l'au-delà sont présentés dans une lumière quelque peu équivoque. Pour adultes.
- CORTAZAR (J.), *Les Gagnants* D**
 Roman. Un groupe disparate de gagnants de loterie s'embarque pour une croisière. Dans le monde clos du navire, les passions s'allument et les intrigues se nouent. Roman symbolique, écrit avec talent, mais d'une philosophie désespérée et profondément amoral.
- HADDAD (M.), *Le Quai aux fleurs ne répond plus* B?**
 Roman dont le héros est un écrivain nationaliste algérien, en exil à Paris. Là, il cède aux avances de la femme d'un ami, puis se reprend. Ayant résolu de quitter la capitale, il apprend, dans le train qui l'emporte, que sa femme qu'il croyait fidèle, vient d'être victime d'un attentat en compagnie de son amant. Croyant avoir désormais tout perdu, Khaleb saute du train en marche. Roman traité à l'orientale, avec un mélange de poésie et de réalisme qui n'est pas sans charme.
- JUDLIN (N.), *Les Lys dans la tempête* TB**
 Roman historique qui brode sur l'inépuisable thème de la Révolution française. Ouvrage excellent au point de vue moral et religieux, mais écrit dans un style assez lourd.
- MAINTIGNEUX (P.-V.), *Les nouveaux Seigneurs* D**
 Roman qui se double d'un reportage sur les pétroliers qui sont les nouveaux seigneurs du Sahara. Comme fond de tableau: la guerre d'Algérie. Ouvrage qui serait intéressant si son atmosphère n'était totalement viciée par l'insistance que met l'auteur à décrire, avec un réalisme inadmissible, les mœurs plus que libres de ses personnages.

- MONSARRAT (N.), *Pirates en dentelles* D**
Roman. Une bande de gangsters élégants participe à une croisière de millionnaires et y fait fortune jusqu'au jour où le scandale éclate. Cet ouvrage qui eût pu être un excellent policier, fait un tel étalage de vices et de bassesses, qu'on ne peut que le déconseiller.
- NORMAND (M.), *Ce peu de printemps* D**
Roman qui présente un cas d'immoraliste qui, incapable d'aimer vraiment, va de liaison en liaison. Roman sans consistance écrit dans une langue banale.
- PANDELIS (G.), *La Vie en or* D**
Roman. Une jeune ouvrière s'est juré de sortir les siens et elle-même de la misère où ils croupissent. Elle y parviendra au terme de nombreuses compromissions avec la morale et les conventions sociales. Roman alerte, mais assez peu véridique. Ouvrage amoral et aréligieux.
- PARADIS (S.), *Il ne faut pas sauver les hommes* B**
Comme un tableau riche en couleurs mais pauvre en expression, le roman de Mlle Paradis peut faire les délices d'un poète et fatiguer un penseur. Beaucoup d'images, peu de logique. Sans doute, ne s'agit-il pas de comprendre, mais de « vibrer » seulement. Pour adultes.
- PERREIN (M.), *La Flemme* D**
Roman qui a servi de base au film *La Vérité* de Clouzot. Evocation d'une certaine jeunesse désœuvrée et bohème qui n'a que de sordides aventures.
- PINCHOT (A.), *Chérie, recommençons* TB**
Histoire un peu loufoque qui se déroule dans les coulisses du monde des grands orchestres. Roman sans profondeur mais d'une lecture agréable.
- SAGAN (F.), *Les merveilleux Nuages* D**
Roman qui nous replace dans le monde élégant, factice et pourri des héros de Françoise Sagan. Mariée à un homme d'une maladresse jalouse, Josée ne trouve, pour échapper à l'étouffante emprise de son conjoint, qu'un sordide jeu de cache-cache avec d'anciens amants, jeu qui la laisse d'ailleurs insatisfaite et dégoûtée. Roman bien construit, où l'étude d'un cas de jalousie morbide est assez bien menée. Mais on n'a rien à retirer de la fréquentation de ces personnages sans cœur et sans idéal, qui ne vivent que pour l'alcool et la sexualité.
- SCHEHADE (L.), *Les grandes Horloges* B**
Roman. Une jeune femme libanaise qui a épousé l'homme qu'elle aimait, le quitte pour vivre en Europe. Mais elle constate qu'elle est devenue un élément inséparable du monde qu'elle a laissé. Ouvrage sans prétention, mais bien écrit et d'une bonne tenue.
- SLAUGHTER (F.G.), *Opération épidémie* B**
Roman. Une épidémie de peste se déclare à bord d'un bateau, et les opérations de secours sont paralysées par la grève des services de voirie. Après huit jours de lutte, le courage et le dévouement du corps médical, ainsi que la perspicacité des policiers auront raison de la peste et des meneurs de grève. Une intrigue amoureuse se déroule sur cette toile de fond. Roman assez enfantin.
- TONGAS (G.), *J'ai vécu dans l'enfer communiste au Nord Viet-Nam* TB**
Provisoire dans un lycée d'Hanoï lorsque furent signés les accords de Genève, Gérard Tongas a voulu rester avec les Viet-Namiens. Cela lui a permis de voir ce que devenait un pays dominé par un régime communiste. Témoignage émouvant qui est un cri d'alarme.
- TOULAT (J.), *Proche Allemagne* TB**
Reportage sur l'Allemagne. L'auteur, qui a rencontré des Allemands de toutes catégories, s'efforce de détruire les préjugés qu'on peut entretenir sur ce peuple. Ouvrage captivant, instructif, tout imprégné de charité chrétienne.
- ZUBER (C.), *Archipel des Galapagos* TB**
Reportage sur l'archipel des Galapagos, situé à l'ouest de la république de l'Equateur. Pays étrange peuplé d'une faune singulièrement riche et rare. Ouvrage sérieux qui plaira aux amateurs d'aventures.
- WEST (M.L.), *La seconde Victoire* B**
Roman complexe où l'auteur tend à démontrer que là où il y a désintéressement et charité vraie, il y a espoir de conversion et de retour à Dieu. La réalisation du roman n'est pas à la hauteur des bonnes intentions de l'auteur. L'arbitraire du romancier intervient trop visiblement.

SIGNIFICATION DES COTES

- M** C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.
- D** c'est-à-dire *dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.
- B?** c'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peu-

vent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

- B** c'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréprochable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

- TB** c'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.



deux principes qui dirigent cette collection dont Judith est le premier titre.» L'éditeur explique ainsi son propos sur la pochette de ce disque, et l'auditeur doit convenir que la réalisation ne dessert en rien l'intention. Nous avons ici, en une demi-heure, un drame bien monté et bien rendu où se dégage en pleine lumière la leçon religieuse que l'écrivain sacré a voulu nous donner en racontant l'histoire de Judith. Ce disque est un excellent moyen d'initiation à la Bible.

(Microsillon 33 tours 1/3 — 10 pouces — P.M. 25.015)

LA VOIX DES MAÎTRES

Dans la collection PASTORALE ET MUSIQUE:

« Hommage à Henri Colas »

Ce disque veut être un hommage à Henri Colas, ce Français qui a été intimement mêlé à tous les mouvements de jeunesse en France et qui a composé pour eux des chansons de la plus haute inspiration. Ce disque présente six de ces chants interprétés par l'auteur, en alternance avec 4 chansons polyphoniques interprétées par les chœurs Massillon, sous la direction du Père François Picard. Il se peut que la voix d'Henri Colas, vieille de plus de 80 ans, ait une signification particulière en France — tout comme celle de Conrad Gauthier, chez nous, jadis —, mais ici, nous aurions préféré que ces chansons fussent interprétées par des voix plus jeunes. Et nous goûtons bien davantage, sur ce disque, les chants polyphoniques, si significatifs et si beaux !

(Microsillon 33 tours 1/3 — 10 pouces — P.M. 25.016 artistique)

« Judith »

« La plus grande fidélité à la Bible, dans l'Eglise, le plus constant recours aux procédés dramatiques de la scène pour en animer les récits, tels sont les

« David »

David tient, dans l'histoire d'Israël, une place de toute première importance. Sa vie fertile en péripéties de toutes sortes sert d'illustration à maintes leçons religieuses. Le drame ici gravé les met en évidence; il rapporte les principaux moments de la vie de David: ses luttes avec Saül, son accession au pouvoir, sa faiblesse et son repentir, etc. Comme écouter sans plaisir et sans profit une histoire aussi bien racontée où le jeu des interprètes alterne avec une musique originale et des chants d'une grande beauté.

(Microsillon 33 tours 1/3 — 12 pouces — P.M. 30.003 artistique)

Dans la même collection:

- Thérèse d'Avila
- Naissance de Lourdes
- Thérèse de Lisieux
- Charles de Foucauld
- Le saint Curé d'Ars
- Saint Vincent de Paul
- La Vierge parle à notre temps
- L'Annonce faite à Marie de Claudel

*
* *

Dans la collection JERICHO:

- L'Eglise une, sainte, catholique, apostolique à l'heure du Concile, par le R.P. Congar.

Le Courrier de Lecteurs

« Je cherche un peu partout des renseignements sur Berthe Bernage et ne peux en trouver. J'ai pensé que peut-être vous pourriez m'en donner... D'avance, je vous remercie pour le service que vous me rendez. » A.V. (Montréal)

— Berthe Bernage est née à Paris, à une date que nous ne connaissons pas. Elle est la cadette d'une famille de six enfants. Ses premières études, elle les fit sous la direction de son père, M. Siméon Bernage, lequel était professeur de Lettres, agrégé de l'Université et docteur ès-lettres. Elle suivit ensuite un cours secondaire où elle acquit le Brevet supérieur.

Dans la famille de fins lettrés et de grands chrétiens qui était la sienne, elle reçut une excellente formation chrétienne et littéraire.

Elle perdit son père à l'âge de seize ans et vécut dès lors avec sa mère et ses sœurs, dont deux devaient entrer en religion et une autre se marier. Cette dernière eut des enfants et petits-enfants dont s'inspirent parfois les œuvres de Berthe Bernage.

Avant de suivre sa vocation littéraire, Berthe Bernage s'occupait d'œuvres de jeunesse et fit de l'enseignement dans les établissements libres.

C'est vers 1930 qu'elle se révéla au public comme romancière, avec les premiers volumes de la série *Brigitte*. Le public fit un excellent accueil à ces romans éducatifs où l'auteur savait allier le respect des valeurs traditionnelles à un sens averti de la vie moderne. *Brigitte jeune fille* et *Brigitte jeune femme* devaient être couronnés par l'Académie française.

A part les *Brigitte* dont la liste s'allonge d'année en année, Berthe Bernage a publié nombre d'ouvrages, entre autres: la série *Le Roman d'Elisabeth*, *Mamie Soleil*, *Les belles-mères*, *Jardin sur le toit*, *Elle et son mari*, *Larmes et sourires*, *La marguerite s'effeuilla*, *L'homme au chapeau gris*, *Si je n'aime, je ne suis rien*, *Notre pain quotidien*, *Cœurs de chez nous*, *Sagesse au fil des jours*, *La marguerite reflurira*, *Convenances et bonnes manières*, *Savoir écrire des lettres*. Elle écrivit aussi quelques ouvrages desti-

nés aux enfants: *Histoire d'un Pierrot*, *Une petite fille tombée de la lune*. Il était un petit page, *La tutelle de cousine Linotte*.

« On me dit que le nom de Daniel-Rops est un pseudonyme. Est-ce que vous connaissez le véritable nom de cet écrivain? » R.H. (La-chute)

— Le véritable nom de Daniel-Rops est J.-C. Henri Petiot.

« J'ai un travail à faire sur Mgr Savard et suis en quête d'articles parus sur cet auteur. On me dit que vous avez publié dans *LECTURES*, il y a quelques années, une étude sur cet écrivain. Si cela est vrai, pourriez-vous m'indiquer dans quel numéro? » N.L. (St-Jérôme)

— Nous avons en effet publié une étude sur Mgr Savard dans le numéro du 15 décembre 1958.

« La nature nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir... La joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire: toute grande joie a un accent triomphal... Partout où il y a joie, il y a création: plus riche est la création, plus profonde est la joie... Celui qui est sûr, absolument sûr, d'avoir produit une œuvre viable et durable, celui-là n'a plus que faire de l'éloge et se sent au-dessus de la gloire, parce qu'il est créateur, parce qu'il le sait et parce que la joie qu'il en éprouve est une joie divine. »

BERGSON

Les Commettants de Caridad

Dans son édition du 11 novembre dernier, Le Droit publiait cette excellente critique du Père Gay que nous offrons à nos lecteurs. (N.D.L.R.)

Talent multiple d'Yves Thériault. Vous le pensiez spécialiste des Esquimaux, et hop ! il fait demi-tour et vous donne un roman de l'Espagne, avec un titre qui intrigue et que, seule, la fin du récit explique: *Les Commettants de Caridad* (1).

De l'Espagne, c'est une Andalousie chaude, très chaude, simple, très simple, avec beaucoup de conventionnel. Là-bas, dans ce Caridad, village perché au sommet d'une montagne, l'existence est facile, les arbres généreux et les vignes grasses. Le soleil tue le cafard et les pensées tristes. Vive la vie ! Dans ce petit Eden, les gens ne rêvent que de bonheur terrestre. Tous, du plus petit au plus grand, du curé au dernier des malotrus, sont de joyeux compères qui prononceraient volontiers leurs vœux dans l'abbaye de Thélème. « Fais ce que voudras ! » Surtout, ne pense qu'au péché de la chair et sois obsédé de la femme, des rapports du mariage, de tout ce que le corps féminin peut suggérer d'images impudiques et d'histoires lubriques. Là gît le bonheur !

Passions vives, exagérées, yeux noirs avec des reflets d'infini, jeux cruels et ardents, chaleur des corridas, danses effrénées, rien ne manque à cette Espagne déjà si connue par les opéras. De l'amour et du sang ! Le tout entrelardé de mots qui chantent et qui font rêver; séguedille, toreros, toril, estocade, matamor... Yves Thériault ne tient pas du tout à dépayser le lecteur.

Le personnage principal du livre se détache conventionnel sur ce fond conventionnel. C'est Héron, le plus beau jeune homme du village, évidemment, qui aime Pilar, la plus belle fille du village, évidemment.

Son histoire, comme il sied, sera simple, même si, très adroitement, le romancier nous tient en suspens jusqu'à la fin du livre. Héron, victime de la fanfaronnade et des petites « ésgéracions » que l'on retrouve toujours, dit-on, aux pays du soleil excessif, se permettra un jour, de se vanter publiquement d'avoir été l'ami du plus grand torero d'Espagne, Manolete, et d'avoir, du premier coup et sans aucune préparation, comme ça, puisqu'il vous le dit, tué le plus fier des taureaux de l'Andalousie. Immédiatement, de la place où pérorer l'Andalou, et où tout le village écoute, montent les défis « Menteur, prouve ce que tu avances ! » « Monsieur le picador, montrez-nous vos talents extraordinaires ! » Justement, la veuve Inez offre son taureau pour la lutte. La foule s'excite, les cris s'enveniment, Pilar même s'approche pour voir triompher son amoureux... Héron accepte le combat singulier.

Le taureau fonce sur lui une première fois: Héron sait l'éviter à la Manolete. Alors, la bête affolée fait demi-tour et se précipite sur Pilar dans les entrailles de laquelle elle enfonce ses cornes violentes. Héron court défendre sa belle, mais lui aussi est estropié sérieusement par le taureau et serait mort comme Pilar, sans les fourches des voisins.

Défiguré pour jamais, Héron, non seulement passera le reste de sa vie à expier ses rodomontades, mais il appelle sur lui les péchés de tout le village. Encore la forfanterie jusque dans la vertu ! Tous, le curé, la veuve Inez, Vicente le faussaire, l'Alcade, le père de Pilar, tous seront ses commettants. Héron se charge des fautes de tous et les enfants du village auront le

droit de le maltraiter, lui et sa mu-
le. Malheur à ceux qui, comme Barlon, voudront le défendre !

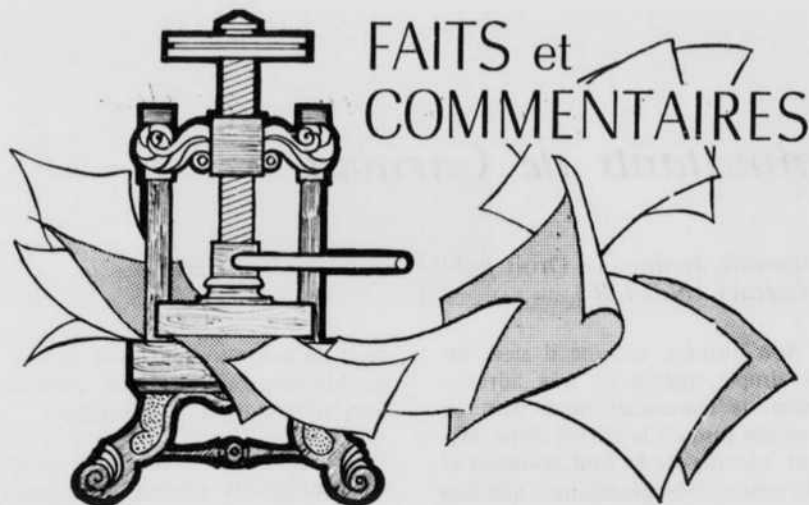
La réparation doit être violente, comme les péchés du début, parce que nous sommes en Espagne et que c'est nécessaire pour l'unité du conte. J'avoue que nous l'aurions comprise, même si l'auteur n'avait pas surchargé les deux tiers du livre de pages immorales, absolument inutiles, d'histoires à faire rougir des dragons. L'erreur de M. Thériault nuit grandement à la beauté artistique de l'ouvrage, à l'impression générale, et ne rend justice ni à l'Espagne, ni au lecteur.

Nous ne pouvons pas cependant nous empêcher de goûter ce style. Dès les premières pages, vous diriez d'un nouveau Giono. Mais le voilà qui se dégage petit à petit. On a alors un Giono truculent, féroce, primitif, qui s'étale sans vergogne, dans une naïveté voulue et pleine de charme poétique. La palette du romancier canadien est plus riche que celle du Provençal. Dommage qu'elle soit si souvent croustillante et graveleuse et ne nous permette pas d'estimer à sa juste valeur un talent dont la variété et la force sont loin de nous être entièrement connues. *Les Commettants de Caridad* sont une forte peinture à l'huile, travaillée au couteau.

Paul GAY, c.s.s.p.

(1) Thériault (Y.)

LES COMMETTANTS DE CARIDAD. Roman. Québec, Institut littéraire du Québec [1961]. 300p. 19.5 cm.



FAITS et COMMENTAIRES

Les prix littéraires français: GONCOURT et RENAUDOT

Dans un article intitulé *Du néo-matérialisme à l'existentialisme de quat'sous*, le critique littéraire de la France catholique, Alain Palante, ne se montre pas tendre pour les deux derniers lauréats des Prix Goncourt et Renaudot: Jean Cau, pour *La pitié de Dieu*, et Roger Bordier pour *Les Blés*.¹ De *La pitié de Dieu*, le critique écrit:

« Rien de moins neuf, hélas! que cet ouvrage, pensé, écrit, forgé, usiné, alésé selon les règles, désormais bien établies, de l'éthique et de l'esthétique qui sont celles de M. Jean-Paul Sartre. Il est évident qu'à la longue fréquentation de l'écrivain, M. Jean Cau a fini par en acquérir le tour de main, s'il n'en a pas, pourtant, exactement le tour de tête. »

« On retrouvera là le cadre même du « huis clos », la même hantise de la sexualité et du sacrilège, un art presque égal dans la variation sur le thème du verbe « vomir », une semblable atmosphère de « nausée », jusqu'à l'obsession de la mouche (héroïne, ici, de plusieurs épisodes macabres); la chair de l'homme y est « la viande », car l'homme n'est qu'un cadavre, jam foetet: les amateurs ne seront pas déçus! »

« Il y a, tout de même, autre chose chez M. Jean-Paul Sartre, et qui ne se montre pas ici, c'est l'extraordinaire et, disons-le, fascinante puissance dialectique qui, à travers ce monde horrible, irrespirable, asphyxiant, fait courir le souffle d'une pensée, que l'on peut récuser, excréter, mais dont le jeu et le

mouvement sont toujours passionnants pour l'esprit. Tandis que le trop-plein du cloaque « existentialiste » qui déborde dans le roman de M. Jean Cau s'y étale en eaux mortes. C'est là le point faible: la différence entre le mécanique et le vivant (...) »

Appréciant ensuite l'ouvrage du gagnant du prix Renaudot, le critique se montre aussi sévère:

« Le roman de M. Roger Bordier offre à l'esprit une autrement dangereuse séduction! A la frontière du roman traditionnel et du « nouveau roman », écrits en une langue limpide, d'un style glacé — mais qui est un style — Les Blés s'efforcent, en tout cas, à renouveler les thèmes habituels du roman et, sur ce plan, se distinguent de l'incohérent fatras d'écrits qui ont pullulé en cette saison. »

« Le dessein de l'auteur — et il est étonnant qu'il ait fallu attendre jusqu'ici une pareille tentative — est de nous montrer l'immédiat devenir de l'espèce humaine dans les cadres nouveaux que modèlent pour elle — mais est-ce bien pour elle? — les urbanistes et les architectes. Le problème posé — par la question réticente même qu'il suscite — s'avère important et la voie qu'ouvre ainsi M. Roger Bordier est sûrement féconde. »

« On regrette d'autant plus qu'il ne s'y soit pas tenu, et qu'au lieu d'une recherche objective, Les Blés déguisent, sous les apparences de cette enquête, la manifestation, d'ailleurs étincelante, d'une négation métaphysique qui correspond seulement aux sentiments propres de l'auteur. »

Des directives en or pour les journalistes

Un récent numéro de *La Documentation catholique* (1) nous apportait le texte de l'allocution que S.S. Jean XXIII adressait à l'Association de la presse étrangère en Italie, le 24 octobre dernier. Dans ce texte, on relève ces directives de haute sagesse que les journalistes ne méditeront jamais assez:

« Mieux vaut un silence plein de dignité et de respect que la diffusion sans contrôle d'une nouvelle qu'on lance imprudemment dans le domaine public et qui s'avère ensuite fautive ou déformée. [...] »

« En travaillant pour la vérité, vous travaillerez aussi pour la fraternité humaine. Car c'est l'erreur et le mensonge qui divisent les hommes; la vérité les rapproche. Ainsi, en choisissant prudemment et en présentant objectivement les nouvelles, en évitant le plus possible ce qui alimente les passions ou la polémique aigre et malveillante, en exaltant de préférence les valeurs positives: ce qui est vie, généreux élan, désir de perfectionnement, convergence des efforts vers le bien commun, on favorise l'union, la concorde, la véritable paix. »

(1) 19 novembre 1961.

[...] « La vie n'est, pour l'homme, qu'une fonction; telle est la morale des Blés, manifeste de l'éternel matérialisme dans sa métamorphose d'aujourd'hui. Manifeste d'un néo-matérialisme combatif, insolent, agressif. »

(1) 24 novembre 1961, p. 3.

La critique littéraire

(Suite de la page 160)

de tels secours! Appuyée sur la charité, elle entre dans l'idée des auteurs, et se place à leur point de vue pour se rendre compte si leur vision des choses est bonne ou mauvaise. Fondée sur la justice, elle a le courage de dire ce qu'elle doit, que cela soit agréable ou non, avec la franchise que lui commande la dignité de son magistère. Et, si alors il lui arrive de blesser, ce n'est point qu'elle y trouve son plaisir ni qu'elle eût manqué de gentillesse.

Voilà formulée notre simple profession de foi. D'autres peuvent en avoir de bien supérieures, de plus complètes et de plus compliquées. Libre à eux.

[...] Et il reste encore, selon la pensée qu'une personne de grand sens et de grand cœur nous confiait récemment, que la meilleure manière d'aider à l'éclosion de notre littérature « c'est sans doute d'abord de croire à sa possibilité ».

INDEX DES AUTEURS

ABER (P.), p. 153	MORIN (P.), p. 142
AUBREE (G.), p. 153	NORMAND (M.), p. 154
AYMONIER (A.), p. 153	PANDELIS (G.), p. 154
BAUDY (N.), p. 153	PARADIS (S.), p. 154
BENEDICTINES DE STAN- BROOK, p. 149	PERREIN (M.), p. 154
BENOIT (P.), p. 153	PINCHOT (A.), p. 154
CHATEAU (R.), p. 153	PONTHIER (F.), p. 148
CHATEAUNEU (R.), p. 153	ROY (G.), p. 135
COCCIOLI (C.), p. 153	SAGAN (F.), p. 154
CORTAZAR (J.), p. 153	SCHEHADE (L.), p. 154
GUITTON (J.), p. 149	SLAUGHTER (F.G.), p. 154
HADDAD (M.), p. 153	STEINMANN (J.), p. 139
HEBERT (M.), p. 132	THERIAULT (Y.), pp. 147 et 151
HENRIOT (E.), p. 148	TONGAS (G.), p. 154
JUDLIN (N.), p. 153	TOULAT (J.), p. 154
KLINCK (G.A.), p. 147	VAUBANT, p. 151
LECLERC (F.), p. 141	VERITE (M.), p. 151
MAINTIGNEUX (P.-V.), p. 154	VINCENT (A.), p. 148
MONSARRAT (N.), p. 154	WEST (M.L.), p. 154
	ZUBER (C.), p. 154

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE
ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

Abonnement annuel: \$2.00

Le numéro: \$0.20

Publication approuvée par l'Ordinaire



La critique littéraire

Nos lettres ont leur mérite, mais elles ne transcendent pas encore. Elles constituent une promesse longue à éclore, sujette à bien des aléas et à plus d'amères vicissitudes qu'on ne croit. L'un des rôles de la critique est précisément d'aider à s'épanouir les talents, de les signaler au public, de susciter les lecteurs à nos livres, de corriger et de redresser notre culture, de confier à l'élite le soin de la répandre, de la faire pénétrer dans la masse, s'il est possible. [...]

Le fait précisément qu'il s'agisse d'une littérature en formation ne doit pas nous en détourner, bien au contraire. Une littérature tout armée s'impose d'elle-même en un pays et de là rayonne aussitôt à l'étranger. Mais la nôtre a besoin que l'on s'incline vers elle avec sympathie, qu'on l'encourage à persévérer, à s'épurer, à s'améliorer de toutes façons, à croître et à s'accroître en qualité et en robustesse plus qu'en quantité, dans son sens naturel. Nous devons lui signifier que la noblesse de sa tâche et de ses efforts ne nous laisse pas indifférents; et, enfin, que nous attendons beaucoup d'elle, car elle doit s'accomplir pleinement jusqu'à devenir digne de sa mission.

Sans doute est-ce là une nouvelle raison de lui servir ce à quoi elle s'attend, ou ne s'attend pas, et ce dont elle a grand besoin: une saine critique constructive.

Pour mon humble part, tous mes efforts ont tendu à cette édification de notre littérature, persévéramment, pierre à pierre. Et la méthode critique employée a consisté en ceci, qui est très simple: éprouver les matériaux jusqu'en leur composition, aider ensuite à écarter les pierres trop friables ou sans aucune beauté, à tailler les pierres trop grossières et à cimenter les bonnes pierres les unes aux autres, de façon à ajouter graduellement à la solidité de la construction. Cela demande, quoi qu'on en pense, assez d'application et assez de fermeté. L'insuffisance des matériaux soumis est parfois si décourageante!

Dans un autre ordre d'images, considérons nos lettres comme un enfant qui entre dans l'adolescence. Il a traversé de mauvais jours. A certains points de vue, il a été un retardé, ou mieux, un attardé et un musard. Convient-il de l'écraser, ou est-il préférable de l'encourager contre ses réflexes

d'infériorité et de l'inciter à ne plus craindre de s'affirmer parmi ses pareils, en l'avertissant que le travail constant est la condition nécessaire à sa réussite?

On ne redresse point un enfant de la même manière qu'on corrige un adulte. Dès lors, le ton péremptoire, la suffisance, la raillerie, les sanctions accablantes sont encore moins de mise. On y emploiera plus de tact, une fermeté plus discrète mais aussi agissante, une patience plus maîtresse d'elle-même, un dévouement qui permette à celui qu'on redresse de sentir que l'effort imposé tourne à son propre bien comme à celui de la nation, le redresseur ne cherchant aucune gloire personnelle dans l'exercice de son ministère. En effet, un critique qui veut s'avantager aux dépens des critiqués n'est qu'un pleutre et un pédant à courte vue. En se faisant valoir, il fausse l'instrument critique et le détourne de sa fin.

Qu'on n'attende donc pas ici les mauvaises joies de l'échenillage ni celles de l'abattage suivant les règles, ni ces subtils persiflages qui rappellent la grimace du chimpanzé et les passades du jocrisse bien plus que le sourire et la sérénité du critique.

Chez nous, l'œuvre du critique en est une de sauvegarde autant que d'appui pour la création littéraire. Elle se solidarise avec l'objet de son étude. Elle joue à tout perdre en s'identifiant au sort de nos jeunes lettres, au lieu de les dominer d'un facile sarcasme qui n'a jamais rien édifié. Mais, si elle dédaigne de se grandir en diminuant nos auteurs, si elle perd l'occasion de briller, en ne s'attachant point à des littératures autrement achevées que la nôtre, ne reste-t-elle pas dans son véritable devoir, qui est de ne point lâcher les siens et de les servir de toutes ses puissances, dans les cadres mêmes et en fonction de notre grandeur nationale?

[...] Même s'il ne se réalisait qu'en partie, notre idéal de la critique littéraire canadienne-française ne nous semblerait pas médiocre. Loin de là. A mon sens, la critique doit se défendre d'être étroite ou préjugée. Les deux principes fondamentaux qui la guident sont la charité et la justice. Qu'on ne l'accuse pas d'être faiblesse avec